Aux origines de la lexicographie: les premiers dictionnaires monolingues et bilingues

Claude Boisson, Pablo Kirtchuk, Henri Béjoint,
Université Lumière, Lyon

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Abstract

The main theses of this paper are the following:
1. Any non-random lexical list can be considered as a dictionary.
2. The first dictionaries are more often monolingual than bilingual.
3. (a) Dictionaries may have been in existence before the appearance of writing, since oral dictionaries are attested in the 20th century. (b) Such dictionaries may have been monolingual (although there is no proof for this contention).
4. Dictionaries and encyclopedias share common origins.
5. Systematicity of treatment (e.g. for the order of entries) has been a very gradual process.

1. Introduction

La question de savoir lesquels, des dictionnaires monolingues (unilingues, si l'on préfère) ou des dictionnaires bilingues, sont apparus les premiers, a presque toujours été tranchée en faveur des dictionnaires bilingues, ainsi que l'a récemment observé l'un des auteurs du présent article dans une thèse consacrée aux dictionnaires anglais[1]. Selon l'opinion massivement répandue dans la littérature[2], 'dès 2600 avant notre ère, les Akkadiens produisaient des dictionnaires destinés à donner accès à la langue sumérienne [. . .]. On explique de la même façon l'apparition des dictionnaires en Chine ancienne, chez les Grecs, chez les Romains [. . .], en France ou en Angleterre dès le Moyen-Age [. . .], et probablement dans d'autres sociétés' (Béjoint 1989: 140).

Si la chose est exacte à date récente, pour les langues européennes, pour des raisons que nous mentionnerons *in fine*, en revanche, en ce qui concerne d'autres civilisations plus anciennes, la quasi unanimité des auteurs qui ont affirmé – de façon beaucoup trop rapide – l'antériorité des bilingues ne doit pas faire illusion. Elle est vraisemblablement due à un centrage excessif sur l'Europe, à une mauvaise interprétation des données fragmentaires sur les quelques autres cultures mentionnées, à une négligence de grandes cultures plus 'exotiques', et aussi à une définition trop restrictive de ce qu'il faut entendre par 'dictionnaire'.

 © 1991 Oxford University Press

Aussi nous semble-t-il impératif de procéder à un ré-examen des faits, en les regroupant par grandes zones culturelles et linguistiques. Nous constaterons que les affirmations usuelles sont en réalité foncièrement inexactes, que la situation générale est l'inverse de ce que l'on avance, pour des raisons assez patentes et même prévisibles, et que les très rares exceptions s'expliquent sans peine par des conditions particulières qui 'prouvent' la règle commune. Enfin nous verrons s'élargir considérablement le champ du discours sur la lexicographie, et cela grâce à de nouvelles données ethnologiques qui renouvellent nos conceptions sur les conditions d'apparition de l'objet 'dictionnaire'. Notre entreprise soulève des problèmes de fond sur la définition même des termes 'dictionnaire', 'dictionnaire bilingue' et 'dictionnaire monolingue'. Plutôt que de poser des définitions dès le départ, nous justifierons notre terminologie au fur et à mesure du déroulement de l'article, avec l'appui des données concrètes. Bornons-nous à indiquer que nous examinerons seulement les répertoires qui ne sont pas exclusivement composés de noms propres (personnes, dieux, lieux), mais qui sont constitués en tout ou en partie par des noms communs ou autres parties du discours. Les gloses – destinées explicitement à éclairer le sens des mots à l'intérieur des textes – ne seront prises en compte que dans les cas particuliers où cela est justifié.

2. La Mésopotamie

Le cas de la civilisation mésopotamienne est d'un intérêt exceptionnel pour l'histoire de la lexicographie, qui l'a souvent négligée avec une désinvolture difficilement compréhensible, car, précédant de peu l'Elam et l'Egypte, les Sumériens nous ont donné la première écriture connue dans l'état actuel des investigations, et ce sont également les auteurs des premiers dictionnaires, dont la conception a été imitée dans le Proche Orient ancien[3]. On voudra bien admettre en effet qu'il est légitime de parler de 'dictionnaire' en présence des tablettes sumériennes comportant des listes lexicales de types divers – ou peut-être faudrait-il parler ici de 'proto-dictionnaire', de 'paléo-lexicographie' si l'on y tient, mais cela implique une coupure trop nette: nous y reviendrons.

On doit noter que ces listes lexicales comptent pour une proportion énorme parmi les tablettes cunéiformes, comme on le voit par exemple dans la bibliothèque d'Assurbanipal (Garelli 1972: 36). Ainsi une part considérable de l'activité intellectuelle de la civilisation mésopotamienne était consacrée à ces tâches lexicographiques; on peut même dire que dans la première civilisation du monde la lexicographie constituait une espèce d'obsession[4]. Cela à cause du travail d'apprentissage nécessaire dans les écoles des scribes (*dub-sar*, 'ceux qui écrivent les tablettes'), qu'on appelait justement en sumérien les 'maisons des tablettes' (*é-dub-ba*)[5]. 'Les professeurs sumériens inventèrent un système d'instruction qui consistait surtout dans l'établissement de répertoires: c'est-à-dire qu'ils classaient les mots de leur langue en groupes de vocables et d'expressions reliés les uns aux autres par le sens, puis les faisaient apprendre par cœur, copier et recopier par les étudiants jusqu'à ce que ceux-ci fussent capables de les reproduire aisément' (Kramer 1986: 36).

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Les premiers dictionnaires sont donc des exercices scolaires, et non pas, comme on aurait pu s'y attendre, des compilations de gloses de textes anciens, ce qui est le cas le plus général, comme on le verra. Ces exercices présupposent une tradition orale, et une mémorisation de listes[6]. Les listes lexicales se complexifièrent, et prirent une forme définitive vers la fin du 12ème siècle, ensuite de quoi elles furent sans cesse recopiées en l'état, jusqu'à la fin de la tradition mésopotamienne. Il s'agit donc de la plus étendue des traditions lexicographiques connues, puisqu'elle s'étend sur trois millénaires, depuis la fin du 4ème millénaire.

Introduisons d'après Cavigneaux les différents types de listes lexicales, sur lesquelles nous reviendrons plus en détail par la suite: 'On distinguera les listes de signes et les listes de mots, qu'on peut elles-mêmes subdiviser selon qu'elles ordonnent les mots d'après des principes thématiques (à la façon de nos encyclopédies) ou d'après d'autres principes, sémantiques ou graphiques [. . .]. Un *syllabaire* donne la prononciation d'un mot, un *vocabulaire*, la signification[7]; certaines listes sont à la fois syllabaires et vocabulaires' (Cavigneaux 1980–1983: 610).

L'observation de Cavigneaux suivant laquelle certaines listes lexicales préfiguraient nos encyclopédies est intéressante, car elle semblerait indiquer une confusion initiale entre 'proto-dictionnaire' et 'proto-encyclopédie'. Une certaine approche encyclopédique était sans doute inévitable vu les nécessités de l'enseignement, auquel, ne l'oublions pas, ces tablettes lexicales étaient destinées. On peut cependant ajouter aux observations de Cavigneaux que le regroupement thématique des mots fait songer non seulement à nos encyclopédies mais aussi à des ouvrages comme le *Thesaurus* de Roget, dictionnaire conceptuel où les mots anglais sont regroupés par aires sémantiques, ce qui est proche d'un regroupement thématique. Il faut noter au passage que les listes lexicales s'appelaient *lišānu* en akkadien, ce qui veut tout simplement dire 'langue' (le terme sumérien correspondant, s'il existait, est inconnu). A en croire la dénomination, l'accent aurait donc été mis plutôt sur l'aspect linguistique que sur l'aspect encylopédique de ces listes, encore qu'il puisse s'agir là d'une confusion entre langue et monde.

Pour l'objet qui nous occupe, il convient surtout de noter que, parmi les différents types de listes lexicales, ce sont les listes *monolingues* dont nous avons parlé, qui sont apparues les premières, à savoir dès le niveau appelé Uruk IV, vers 3300 avant J.-C., sous la forme de signes sumériens qui constituent la plus ancienne écriture[8]. La plus ancienne liste publiée jusqu'à une époque récente était la 'Standard Professions List' ou 'E[arly] D[ynastic] Lú A (nám.ešda)', qui est une liste de professions, difficile à analyser, mais où l'on observe une tendance à organiser le répertoire en commençant par les personnages les plus importants, et en mettant les artisans vers la fin[9]. Dès Uruk IV, on trouve des listes de récipients et de textiles, d'objets en métal. A l'époque d'Uruk III, on trouve des listes de bovins, de chiens, de poissons, d'oiseaux, d'arbres et d'objets en bois, ainsi que des listes de noms de pays. D'autres types de catalogues sont constitués par des listes de termes mathématiques et économiques, ou de différentes sortes de roseaux, de pierres et de minéraux, etc. L'organisation interne desdites listes par zones sémantico-référentielles, si elle existe, nous

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

échappe souvent[10]. On notera en tout cas qu'il s'agit presque uniquement de listes de substantifs, à l'exclusion des autres parties du discours – contrairement à ce qui se passe en Egypte, où, nous le verrons plus bas, on connaît des listes de verbes[11].

Naturellement, dans certaines de ces listes, surtout les plus étendues, il n'est pas toujours aisé de faire le départ entre ce qui est proprement linguistique et ce qui est encyclopédique. Ce serait plutôt du côté de l'encyclopédie, par exemple, qu'il faudrait tirer la liste de la première moitié du 2ème millénaire qui 'mettait en ordre la quasi-totalité de l'univers matériel et non humain, aussi bien en son état brut que modifié par le travail des hommes' (Bottéro 1987: 46)[12]. C'est qu'en effet la source commune des sciences et de la lexicographie n'est probablement rien d'autre que la 'taxinomie populaire' maintenant activement étudiée par les spécialistes de l'ethnoscience. Ces questions de fond seront reprises plus loin, dans la section sur l'Egypte.

Mais en Mésopotamie les listes monolingues ne sont pas les seules. Il faut noter en effet deux autres catégories. Il y a des listes que l'on pourrait qualifier d''inter-dialectales', et qui comportent des mots notés en syllabogrammes dans le dialecte sumérien eme-sal, et leur équivalent dans le dialecte sumérien eme-gir[13]. On a vu qu'il y a aussi, et surtout, des listes bilingues où chaque terme sumérien est présenté avec sa traduction en akkadien[14], et qui vont jouer un rôle de plus en plus important, étant donné d'une part que, dès les débuts, la civilisation mésopotamienne constitue une symbiose suméro-akkadienne, et que, ensuite, le sumérien devenant progressivement une langue morte, les scribes akkadophones se trouvaient dans la nécessité d'apprendre avec de plus en plus de peine un sumérien qui finissait par jouer pour eux le rôle que le latin, le grec ancien, le vieux slave, le guèze, l'arabe ou le chinois ont pu jouer dans d'autres cultures[15]. Ce sont d'ailleurs de telles listes qui sont toujours mentionnées par les historiens de la lexicographie comme étant les premiers dictionnaires. En réalité, non seulement ces listes ne sont pas les premiers dictionnaires, comme on l'a vu, mais ce ne sont même pas les premiers dictionnaires bilingues: en effet, dans l'état actuel des connaissances, ces listes suméro-akkadiennes semblent avoir été plus récentes que des listes suméro-éblaïtes remontant au 24ème siècle, qui ont été découvertes par une expédition italienne dans les Archives Royales d'Ebla, en Syrie, en 1975, avec des listes monolingues sumériennes et éblaïtes[16]. Ces listes d'Ebla sont donc les plus vieux dictionnaires bilingues actuellement connus.

On trouve aussi des listes de mots dans des documents tardifs pour apprentis scribes akkadophones (telle que la liste conventionnellement appelée *Proto-Ea*) qui donnent l'équivalent en syllabogrammes des termes notés en sumérien sous la forme de logogrammes[17]. Ces syllabaires sont des dictionnaires de prononciation, en quelque sorte, et ils sont typiquement organisés de telle manière que les syllabogrammes sont énumérés dans l'ordre vocalique u, a, i. On dispose aussi de tablettes à trois colonnes disposées par groupes synonymiques[18]. Le lecteur aura une idée du type de répertoire dont il s'agit, d'après le bref fragment suivant, qui translittère dans la colonne de gauche la prononciation du terme sumérien en syllabogrammes (signes à valeur 'phonétique'), dans la colonne du milieu le mot sumérien en question (écrit avec un logogramme cunéiforme

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

sur la tablette, ici noté conventionnellement en lettres majuscules), et dans la colonne de droite les traductions akkadiennes en syllabogrammes[19], auxquelles on a ajouté leur équivalent français (le tout d'après Cavigneaux):

zu-ú	ZU	la-ma-a-du	'apprendre'
		šu-du-ú-um	'faire savoir'
		e-du-u	'savoir'
		wu-ud-du-ú	'indiquer'
		a-ḫa-zu	'apprendre'

Mais, là encore, pour ces listes, on a maintenant des exemples plus anciens trouvés à Ebla, avec traduction en éblaïte, et non en akkadien. Cependant la disposition éblaïte est en une seule colonne, le lecteur étant censé discriminer de lui-même entre ce qui est du sumérien et ce qui est de l'éblaïte, et par ailleurs l'indication de la prononciation du sumérien, loin d'être systématique, est rare. Nous avons donc en même temps le prototype des dictionnaires bilingues standards d'aujourd'hui, faisant figurer à la fois la prononciation du mot étranger et sa traduction[20]. La civilisation mésopotamienne ayant rayonné sur presque tout le Proche Orient ancien, on ne s'étonnera pas de trouver en Syrie (Ugarit, Emar) et en Anatolie (Boğazköy) des exemples de glossaires dérivés en d'autres langues[21], tels des vocabulaires sumérien-hourrite, sumérien-akkadien-hourrite, sumérien-akkadien-hourrite-ougaritique, sumérien-akkadien-hittite. Les scribes élamites copièrent eux aussi des vocabulaires[22].

Pour rester dans le domaine des listes suméro-akkadiennes, on a même des listes lexicales à 4 colonnes[23]. C'est-à-dire qu'entre le signe logographique sumérien et la traduction akkadienne, on a inséré le nom du signe (un logogramme sumérien est désigné par son nom, exactement comme la lettre Y de notre alphabet est désignée par le nom 'i grec'), comme dans:

kur	PAP	pa-ap-pu	nak-ru

qui peut se comprendre ainsi: le signe cunéiforme (composé de 2 clous) de la 2ème colonne (ici noté conventionnellement PAP[24]), et qui s'appelle 'pappu' (rendu par pa-ap-pu dans la notation du syllabaire), note un mot sumérien qui se prononce 'kur' dans cette langue, et qui se traduit en akkadien par 'nakru' ('ennemi').

On connaît même une liste (conventionnellement appelée 'Ea réciproque') qui est un dictionnaire d'homophones, puisque pour une syllabe ou un groupe de syllabes, la liste fournit tous les signes sumériens susceptibles d'être prononcés ainsi, avec les traductions akkadiennes correspondantes[25].

Ce qu'il faut souligner en tout cas, c'est qu'en Mésopotamie les listes lexicales bilingues sont *postérieures* aux listes monolingues[26]. Il est vraisemblable qu'une des raisons de l'obscurité dans laquelle est restée l'activité lexicographique première des Sumériens est une définition indûment restrictive du 'dictionnaire'. Il est du reste caractéristique que, si l'ethnologue Jack Goody, observant les choses de l'extérieur, et avec un œil neuf, comprend parfaitement que les Sumériens ont composé des lexiques dès le 4ème millénaire (Goody 1986: 61), en revanche même le très éminent sumérologue Noah Kramer ne fait remonter les plus vieux dictionnaires qu'au dernier quart du 3ème millénaire, simplement parce que, sans le dire, il définit 'dictionnaire' uniquement comme 'dictionnaire

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

de traduction', en l'occurrence suméro-akkadienne (voir Kramer 1986: 37). Même attitude chez Diringer, l'historien des systèmes d'écriture (1968: 21). Cette restriction nous semble totalement dépourvue de justifications[27]. Les listes lexicales d'Uruk sont bel et bien des dictionnaires primitifs, traces d'une activité lexicographique caractérisée, quoiqu'il y ait assurément un long parcours pour aboutir à l'*Oxford English Dictionary* ou au *Trésor de la langue française*, tout de même que les considérations astrologico-astronomiques des Mésopotamiens constituent une première étape vers l'astrophysique contemporaine[28]. Nous constatons du reste avec plaisir que Pettinato qualifie clairement une liste trouvée à Ebla de 'dizionario monolingue sumerico' (in Pettinato et alii 1983: XVII).

Et, de fait, l'idée qu'il y aurait une 'coupure épistémologique' permettant de distinguer nettement entre ce qui serait une activité 'pré-scientifique' et une activité 'scientifique', aussi bien en lexicographie qu'en astronomie ou en tout autre domaine des sciences et des techniques, ne repose pas sur des arguments assez puissants, et elle a pour effet dommageable d'établir une espèce de ségrégation diachronique comparable à la distinction synchronique trop tranchée entre 'sauvage' et 'civilisé'. Par ailleurs, si nous employons dans le présent article des termes variés comme *liste lexicale*, *glossaire*, *vocabulaire*, *lexique*, *thésaurus*, *onomasticon*, ce n'est que par déférence locale envers des usages bien ancrés dans les différentes spécialités philologiques, mais sans y mettre la moindre connotation théorique, car tous ces objets ne sont à regarder que comme des variétés du genre 'dictionnaire' (à moins que l'on préfère employer à l'instar des assyriologues le terme de 'liste lexicale', encore plus neutre)[29].

Naturellement les listes sumériennes monolingues ne sont que de simples compilations de mots bruts, sans définition, mais de telles listes constituent assurément le premier stade du dictionnaire, d'autant qu'elles sont structurées par leur organisation en champs sémantiques[30]. Nous pouvons reprendre à ce propos la distinction métalexicographique désormais classique entre macro-structure et micro-structure d'un dictionnaire. La macro-structure, ou nomenclature, 'résulte de la "sélection" de l'ensemble des unités lexicales par le jeu d'un ou plusieurs critères choisis à l'avance' (Béjoint 1989: 24). Quant à la micro-structure, celle qui organise les articles correspondant aux mots sélectionnés, elle peut, sinon être absente, du moins se réduire à de l'implicite: 'Il y a des dictionnaires dont les articles semblent ne contenir aucune information se rapportant à l'entrée: dictionnaires dits "d'orthographe", dictionnaires de mots croisés, dictionnaires inverses, etc. Ils apparaissent comme des listes de mots sans aucun programme d'information. Mais on peut montrer que tous ces ouvrages ont bien une microstructrure, qui est constituée au minimum par l'information sur la graphie du signe [. . .]. Un ouvrage qui n'aurait pas du tout de microstructure ne serait qu'un répertoire de signes à propos desquels on ne dirait rien, ce qui est impossible à imaginer' (ibid.: 24–25)[31]. On peut dire que les dictionnaires primitifs des Sumériens comportent au minimum une macro-structure définie par une sélection des termes suivant des critères sémantiques. Les futurs scribes qui les recopiaient apprenaient ainsi à la fois l'écriture de ces mots sumériens en cunéiforme, le lexique sumérien organisé en champs

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

sémantiques, ainsi qu'éventuellement des termes nouveaux qu'ils pouvaient ignorer, et aussi, par ces intermédiaires, certaines informations extra-linguistiques, de type 'encyclopédique', qui ne figurent pas sur les tablettes, mais dont on peut supputer sans excès d'imagination qu'elles pouvaient faire l'objet de l'enseignement oral de l'*ummia*, du professeur.

Ainsi, pour résumer, c'est donc dans la zone Mésopotamie-Syrie que, sous l'impulsion sumérienne, sont apparus les prototypes de presque toutes les sous-catégories principales du genre 'dictionnaire': les premiers dictionnaires monolingues conceptuels (thématiques), les premiers dictionnaires bilingues inter-langues et inter-dialectes, ainsi que les premiers dictionnaires de prononciation et les premiers dictionnaires d'homophones; même notre classement alphabétique est très lointainement et obscurément préfiguré par le classement acrographique. Le seul type manquant est le dictionnaire monolingue avec définitions systématiques, dont les premiers exemples se trouveront bien plus tard en Grèce, en Inde et en Chine, et qui caractérise donc un stade postérieur dans le développement général des outils lexicographiques.

3. L'Egypte

L'Egypte ancienne fournit une matière lexicographique considérablement plus pauvre que la zone culturelle sumérienne (peut-être à cause des hasards archéologiques, et de la moindre conservation des papyrus par rapport aux tablettes), mais elle ne doit pas être passée sous silence pour autant, alors que c'est presque toujours le cas[32]. En effet on y connaît aussi des listes lexicales, traditionnellement appelées *onomastica* par les égyptologues depuis Gardiner, dont le nom égyptien est *sbɜjjt* 'enseignement, instruction, science', et qui se répartissent en plusieurs types.

Le premier et le plus ancien, exactement comme en Mésopotamie (quoique avec des attestations considérablement moins fournies), est constitué par des collections thématiques de mots, comme, par exemple, des listes d'animaux, de plantes, de parties du corps, de professions, de noms de lieux ou de personnes. La plus ancienne se trouve sur une tablette de scribe dont le bois avait pourri, mais dont il restait la couche de plâtre blanc, et qui fut découverte dans le mastaba G 1011 de Gizeh[33]. Elle remonte à l'époque de Neferirkare (5ème Dynastie), ou au plus tard à la 6ème Dynastie, donc au début de la seconde moitié du 3ème millénaire. L'inscription comprend plusieurs sections. Les premières comprennent des noms de rois, de dieux, et de lieux. Les deux dernières, qui sont les plus intéressantes pour nous, contiennent les dessins (hiéroglyphes) de 6 oiseaux et de 3 poissons, certains de ces animaux étant difficiles à identifier. 'The evident concern with classification raises the possiblity that the board [. . .] represents an early, if rudimentary, onomasticon or taxonomic list, like the compositions studied by Sir Alan Gardiner' (Brovarski 1987). Les tablettes sont souvent des objets scolaires, l'équivalent des ardoises contemporaines. Ici, comme les signes ont été tracés avec une grande maîtrise, on a pu conjecturer qu'il s'agissait d'un modèle de maître plus que d'un exercice d'élève.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Parmi les listes postérieures, qui constituent la majorité, citons l'*Onomasticon d'Aménopé* et l'*Onomasticon du Ramesseum*. Le premier, qui comprend 610 items classés thématiquement (le ciel, l'eau, la terre, les professions, les bâtiments, les céréales, les boissons, etc.), est précédé d'une annonce grandiloquente, sans doute le premier exemple de l'*hubris* lexicographico-encyclopédique qui devait s'emparer de bien des compilateurs postérieurs, et que voici dans sa traduction anglaise: 'Beginning of the teaching for clearing the mind, for instruction of the ignorant and for learning all things that exist: what Ptah created, what Thoth copied down, heaven with its affairs, earth and what is in it, what the mountains belch forth, what is watered by the flood, all things upon which Rē' has shone, all that is grown on the back of earth, excogitated by the scribe of the sacred books in the House of Life, Amenopĕ, son of Amenopĕ. He said: [. . .]', ouverture emphatique à propos de laquelle Gardiner ne peut s'empêcher de s'exclamer: 'Out of such grotesque beginnings have our encyclopedias arisen!'[34]. L'*Onomasticon du Ramesseum* a été trouvé dans le Ramesseum, le temple funéraire de Ramsès II (c. 1304–1237 avant J.-C.), à Thèbes. Il contient 321 items classés thématiquement, avec des listes d'oiseaux, de poissons, de quadrupèdes, de céréales, une liste des noms de parties du corps d'un bœuf, des listes géographiques, et ainsi de suite[35].

Ces ouvrages posent un intéressant problème définitionnel et théorique pour la métalexicographie. En effet Gardiner rejette à leur propos la dénomination de 'glossaire', leur préférant celle d''onomasticon', car il considère que leurs auteurs s'intéressaient moins à la lexicographie qu'à la constitution de classifications encyclopédiques: 'our compositions are lists of entities rather than lists of words', ce qui semblerait conforme à la proclamation initiale du scribe Aménopé. La première observation à ce propos, c'est que Gardiner se fait sans doute une idée trop restrictive du dictionnaire (ce qu'il appelle 'glossaire', ou 'lexique'), puisque, pour lui, l'organisation thématique est caractéristique de l'onomasticon, tandis que l'organisation alphabétique est typique du dictionnaire: 'Among the Greeks the earliest word-lists were not Lexica, but Onomastica: catalogues of things arranged under their kinds, not alphabetically classified series of words'. Or, nous l'avons vu, il n'y aucune raison sérieuse de refuser aux listes thématiques l'appellation de 'dictionnaire'.

Cependant il faut bien saisir que, en Egypte comme en Mésopotamie, la distinction tranchée que nous établissons aujourd'hui entre 'dictionnaire' et 'encyclopédie' est fort délicate à opérer. Certes il n'est pas impossible que les intérêts proprement linguistiques des Mésopotamiens aient été plus accusés que ceux des Egyptiens, comme l'indiquent peut-être les noms différents des listes lexicales ici et là ('langue' vs. 'enseignement')[36], mais il est vraisemblable que, pour les uns comme pour les autres, l'intérêt pour les mots était en même temps un intérêt pour les choses. Il faut aussi être attentif aux remarques d'un égyptologue: 'Arguably, the primary purpose was to impart knowledge of things rather than of words, but another aim was to teach scribes how words were to be written. To a lesser extent, in common with other kinds of text, they recorded an impressive vocabulary of obscure, obsolete, or technical words. The words are not defined or explained in any way, and there is no question of listing equivalents in different languages [. . .]. Most of the demotic

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

examples surviving from the Late Period are merely brief students' exercises' (Tait 1982: 212). N'oublions pas du reste que, pour les Anciens, les distinctions que nous établissons entre 'signifiant', 'signifié', et 'référent' étaient bien plus brouillées que pour nous. Et en fait, même aujourd'hui, la coupure nettement tranchée entre dictionnaire et encyclopédie ne repose pas sur des bases très solides, ainsi que John Haiman l'a montré dans un article fameux de 1980, dont l'argumentation nous paraît convaincante. Ce que les données indiquent, pensons-nous, c'est que *les sources de la lexicographie sont aussi les sources de l'encyclopédisme*.

Bien des ouvrages du type des Onomastica ont dû exister, que nous ne connaissons pas. Mais des études sont en cours sur d'autres répertoires qui nous sont parvenus. L'un d'entre eux figure dans un papyrus de Berlin, de provenance inconnue, qui est étudié par Jürgen Osing[37]. Sur un fragment, on peut en effet lire deux colonnes avec des listes de substantifs synonymes pour 'ciel' et pour 'étoiles'. Considérablement plus intéressant est un autre répertoire, l'*Onomasticon de Tebtunis*[38]. Le document principal se présente sous la forme d'environ 600 fragments de papyrus datant de l'époque romaine, qui ont été découverts dans la 'Maison de la Vie' du temple de Tebtunis dans le sud du Fayyûm, et qui sont dispersés dans trois collections: Copenhague surtout, Berlin, Florence. Il fait actuellement l'objet d'une reconstitution encore inédite de la part d'Osing, qui est arrivé déjà à rassembler plus de 300 de ces fragments. Le texte a dû s'étendre sur au moins 100 pages à 24 lignes, comprenant quatre chapitres, chacun à plusieurs sections thématiques: une liste de verbes classés thématiquement ou synonymiquement[39] ('être en colère', 'être malade', 'achever, accomplir', 'écrire', etc.), une liste de substantifs (sections sur les métiers du scribe, avec les sortes de livres et d'encre, sections sur la division du temps, les maladies, les objets en bois et en cuir, les animaux et leur sous-classement en mammifères, crocodiles, serpents, vermine, oiseaux, poissons, tortues, etc.), un manuel de la matière sacrée de l'Egypte (listes de dieux, de lieux saints, etc.), un manuel de calendrier cultuel (avec des listes d'astres, des noms d'heures, de fêtes, etc.). La section sur les oiseaux comporte des informations 'encyclopédiques' du type 'l'oiseau X, sa couleur est blanche, rouge et noire', ou bien '[cet oiseau vit dans] les lagunes du delta. Sa couleur est blanche, noire et rouge. C'est un petit oiseau qui se pose sur [certaines plantes]'. Bien sûr, là encore, on peut hésiter entre 'dictionnaire' et 'encyclopédie'. Nous ne saurions mieux faire que de citer Osing (1989): 'Le deuxième chapitre traitant des substantifs est un catalogue de mots classifiés par matières – donc une sorte de catalogue pour les précurseurs duquel au Moyen et au Nouvel Empire A. H. Gardiner a utilisé le terme d''Onomasticon' [. . .]. Les anciens onomastica se basent sur la langue courante de leur époque et ils ne veulent pas transmettre le savoir de la langue, mais de la matière traitée. La langue étant bien connue, ils n'ont pas besoin non plus de gloses explicatives. Le présent chapitre, en revanche, ajoute parfois de telles définitions; surtout il transmet non seulement la matière traitée, mais aussi une langue qui de longue date n'était plus la courante. Alors il conviendrait plutôt de parler d'un vocabulaire arrangé par matières'.

Le texte est en effet rédigé dans la langue sacerdotale et savante, le moyen

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

égyptien, stade devenu très archaïque à l'époque de la composition. Nous avons donc un document que l'on pourra, suivant le point de vue, considérer comme monolingue ou comme bilingue inter-dialectal (voir notre conclusion). C'est que l'ancien et le moyen égyptien, qui constituaient les états de langue modèles, s'éloignaient de plus en plus de l'égyptien évolué. On se trouvait donc dans une situation de type 'diglossique', qui conduisait à établir des traductions de textes anciens, si bien que, dès le Nouvel Empire, on disposait d'exercices scolaires permettant l'apprentissage du passage de l'égyptien de tradition à la langue vernaculaire[40]. Or ces nécessités de maîtriser l'état de langue classique ont dû donner lieu à la constitution de dictionnaires, dont porte témoignage cet onomasticon de Tebtunis, lequel comportait des gloses très soignées en démotique et vieux copte, traduisant ou expliquant les mots appartenant à des états de langue disparus.

A époque tardive, et vraisemblablement sous l'influence grecque, les Egyptiens ont également dressé des répertoires monolingues de vocables classés 'alphabétiquement'[41] en fonction de la première consonne radicale du mot, répertoires qui comportent aussi des listes de phrases. On les trouve consignées en particulier sur des papyrus conservés à Copenhague, à Strasbourg, et dans la collection Michaelides[42]. Ce nouveau type de dictionnaire n'a toutefois pas rendu caduque la traditionnelle liste thématique.

Enfin, aux époques récentes, les dictionnaires indiscutablement bilingues ont fait leur apparition, puisque le copte a suscité de nombreux glossaires: grec-copte d'abord (le plus ancien datant de la seconde moitié du 3ème siècle de notre ère), latin-copte, copte-arabe (les 'scalae', le plus célèbre d'entre eux ayant été publié par nul autre qu'Athanasius Kircher en 1643), voire latin-grec-copte (voir Kasser 1972). Ces 'scalae', en arabe 'sullam' ('échelle, escalier') consistaient en listes de mots groupés par matières, ou en listes de mots se trouvant dans telle portion du texte sacré, par exemple un chapitre des Evangiles, et l'équivalent copte était donné en regard. Les scalae ont influencé la lexicographie éthiopienne indigène pour le guèze, comme nous le verrons par la suite.

On a aussi des glossaires qui citent les termes dans deux dialectes, comme le bohaïrique et le saïdique. Pour finir, notons qu'à date ancienne, on aurait pu s'attendre à des bilingues égyptien-araméen ou l'inverse, vu l'existence d'une correspondance diplomatique en araméen, mais nous n'en trouvons nulle trace. En revanche, on a trouvé une liste de noms d'objets de bois en égyptien transcrits en cunéiforme, avec quelques traductions égyptien-akkadien[43].

4. Les langues sémitiques

Après avoir traité des deux pôles culturels et géographiques du Moyen Orient ancien, la Mésopotamie et l'Egypte, tournons-nous vers la région qui leur sert de trait d'union, et dont les langues, afroasiatiques elles aussi, connaissent une lexicographie allant du 14ème siècle av. J.-C. jusqu'à nos jours. Nous nous bornerons à traiter de l'hébreu, de l'arabe, et du guèze.

On a utilisé la translittération habituelle en sémitique, mais on n'a pas changé

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

les transcriptions reçues: ainsi on garde 'Eretz', 'Midrash', 'Mishna'. Le /t̲/ est rendu par /θ/.

a. *L'hébreu*

Bien que nous ayons décidé de ne pas citer les gloses parmi les documents lexicographiques au sens strict, il y a des cas où cela semble impossible à éviter. Ceci peut être dû par exemple à l'époque extrêmement reculée de celles-ci, à leur valeur exceptionnelle du point de vue de la linguistique comparative, ou bien à leur apport à notre connaissance de l'histoire de la civilisation. Or les *Gloses de Tel el 'amarna* (ci-après *GTA*) semblent correspondre aux trois catégories à la fois, car, datant du 14ème siècle avant l'ère chrétienne, elles représentent le premier document en cananéen (donc en proto-hébreu), ayant donc une importance de tout premier plan pour ce qui est de la linguistique comparative du sémitique et, en général, de l'afroasiatique. Elles témoignent, en même temps, de la façon dont l'ancienne Egypte gérait ses provinces en Asie, et de la réalité linguistique, économique et culturelle de cet empire.

Mais ce sont d'abord *des mots* dans une langue (le cananéen), accolés à d'autres mots qu'ils sont censés expliquer, ces derniers écrits dans une langue différente de la première (l'akkadien). Il s'agit de gloses ajoutées en marge de lettres écrites aux 14ème et 13ème siècles avant notre ère en Israël, en Syrie et en Phénicie, envoyées au Pharaon en Egypte ou à ses légats en Asie. Ces lettres étaient des tablettes d'argile écrites en akkadien – qui faisait alors office de lingua franca – en écriture cunéiforme, mais leurs destinataires, ainsi que leurs scribes, étaient de langue cananéenne. Les gloses, fort nombreuses sur certains documents[44], étaient donc utiles à la fois pour les scribes et pour les lecteurs.

Dans cette optique, *GTA*, qui figurent dans des lettres écrites aux légats du Pharaon en Canaan et à leur souverain par des fonctionnaires, des roitelets ou des chefs alliés locaux, appartiennent bel et bien à la protohistoire de la lexicographie: en effet, leur but était de permettre la compréhension de mots 'difficiles' à des gens qui écrivaient et lisaient une langue qu'ils ne parlaient pas. Car, bien que l'akkadien fût la lingua franca de l'époque et de l'Empire, la langue parlée à Jérusalem, à Arad, à Lakish, etc., était bien le cananéen, dont le dialecte le plus connu et le plus abondamment documenté est évidemment l'hébreu. Or s'il y a des dictionnaires au contenu partiel ou technique, ces gloses en constituent un dont, en plus, les usagers étaient peu nombreux et hautement spécialisés: la haute administration de l'Egypte ancienne (en fait, Tel el 'amarna, où elles ont été retrouvées, se trouve à quelque 300 km au sud du Caire). Dans la mesure où le but d'un dictionnaire est naturellement utilitaire (qu'il soit destiné aux poètes, aux administrateurs, aux exégètes, aux locuteurs eux-mêmes, etc.), il paraît nécessaire d'attribuer à ces gloses le statut d'un proto-glossaire bilingue (Rabin 1961).

La lexicographie biblique continue à se développer, et elle prend la forme de véritables proto-dictionnaires dans le *Midrash*, c'est-à-dire la littérature exégétique qui, tout au long du premier millénaire, se penche sur les textes en les expliquant. C'est en effet du matériel de toute la première moitié du premier millénaire qui est contenu dans le *Midrash Genèse Raba*, par exemple, dont la première version écrite est un peu postérieure, et date du 6ème siècle. Ces

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

explications sont très souvent des définitions de mots, fondées sur des rapprochements et des citations d'autres endroits où le même mot apparaît. A ces citations s'ajoute souvent la traduction du mot en araméen. Il arrive que pour un même mot soient proposées plusieurs interprétations possibles. Les considérations qui justifieraient chaque sens sont donc soit étymologiques (on tient compte du sens de la racine), soit textuelles (le sens de mots semblables dans d'autres endroits), et en tout cas témoignent d'une réflexion lexicologique systématique.

Il faut retenir que l'hébreu cessa d'être véritablement parlé au début de l'ère chrétienne, ce qui signifie que la lexicographie était devenue un besoin vital, afin de permettre la compréhension du texte biblique et surtout des hapax, ces quelque 2440 mots qui ne figurent qu'une seule fois dans tout le Canon biblique. C'est pourquoi, à côté des explications en hébreu, il y en a souvent aussi en araméen, langue que le peuple connaissait mieux, et dans laquelle est écrite une bonne partie de la littérature rabbinique, y compris les deux Talmudim, celui de Babylone et celui de Jérusalem. Un ouvrage appartenant à cette catégorie est le *Meliṣ* ('Le traducteur'), une liste de mots bibliques traduits de l'hébreu en araméen samaritain, rangés selon l'ordre alphabétique de la première lettre, et datant d'avant le 11ème siècle (v. Ben Ḥaiim 1957). Ce glossaire fut composé en Eretz-Israël (Palestine).

Ceci dit, les origines de la lexicographie hébraïque à proprement parler remontent au Moyen Age, et sont intimement liées aux origines de la lexicographie arabe, si bien qu'on ne saurait les dissocier. En toile de fond, la floraison culturelle du monde musulman de l'époque, qui, de Perse jusqu'en Espagne encourage et favorise un extraordinaire essor scientifique, artistique et spirituel, non seulement des Arabes eux-mêmes, mais aussi des autres peuples qui prennent part à cette grande aventure politique et culturelle: Persans, Turcs, et, bien entendu, Juifs. C'est un aspect qu'on ne saurait trop souligner, car quels que soient les avatars que les rapports entre ces peuples aient pu connaître par la suite, et quels que soient leurs niveaux de vie culturel, politique et économique respectifs dans cette fin du deuxième millénaire, les conditions au Moyen Age étaient ainsi posées: non seulement les Juifs, comme bien d'autres, prospéraient sous l'égide musulmane, mais encore ils étaient profondément influencés par la culture du monde musulman. L'Islam était alors au zénith et favorisait l'ouverture culturelle et scientifique tous azimuts.

Les premiers vocabulaires hébraïques de l'époque sont monolingues et appartiennent à trois types: a) onomastiques, dont l'intérêt est d'expliquer des noms propres; b) vocabulaires consacrés aux hapax ou aux mots rares, aussi bien de la Bible que de la Mishna, son commentaire juridique; c) lexiques de mots choisis dont le but principal est de servir aux poètes pour perfectionner leur 'ars poetica' en ce qui concerne et la rime et la finesse de l'expression. Ils sont rangés selon l'ordre alphabétique simple ou double, à savoir la première lettre du mot (pas forcément de la racine!) ou selon la première ainsi que la dernière lettre (voir Morag 1971).

Des onomastiques existaient avant le Moyen Age (chez Eusèbe de Césarée, chez Saint Jérôme), mais il s'agissait de recueils de noms propres. Plus pertinents pour nous sont les onomastiques composés en milieu juif: *Les soixante-dix*

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

hapax de Sa'adia Ga'on (dont la deuxième édition en contient d'ailleurs 96), où les entrées n'obéissent à aucun ordre particulier; la deuxième partie de la *Risāla* ('La lettre') de Yehuda Ibn Qurayš (deuxième moitié du 9ème siècle), qui contient 72 hapax, ainsi qu'une partie du *Maḥberet* ('Le cahier') de Menaḥem Ben Saruq (Tortosa-Cordoue, fin du 10ème siècle). L'un des buts de ces ouvrages, et peut-être non le moins important, était de démontrer que l'on ne peut comprendre ces hapax bibliques sans faire allusion à l'hébreu (et donc à la pensée) postbiblique, contrairement à l'opinion de la secte des qaraïtes, pour qui rien n'a de valeur qui soit postérieur au texte biblique, soit, essentiellement, la pensée rabbinique, y compris les Talmudim et la Mishna.

Il convient de s'arrêter sur les deux derniers auteurs, dont l'intérêt n'est pas seulement, ni même principalement, lexicographique, mais qui touchent au premier chef la grammaire comparée: la 'Lettre' d'Ibn Qurayš a pour but d'expliquer aux Juifs de Fez qu'ils ne doivent pas négliger la lecture de la Bible dans l'original hébraïque accompagné du Targoum, sa traduction araméenne, au seul profit de la traduction arabe. Au contraire, affirme-t-il, les trois langues sont proches, et en fait la première partie de l'épître est une comparaison entre l'hébreu et l'araméen, la troisième comparant l'hébreu avec l'arabe, et c'est la partie centrale qui traite les mots talmudiques et mishniques qui se trouvent dans la Bible. *In fine*, il y a quelques remarques sur une possible comparaison avec le persan.

Quant à Ben Saruq, ses livres étaient monolingues hébreu, ce qui explique qu'ils se soient mieux conservés que d'autres: ils étaient accessibles même aux Juifs qui n'appartenaient pas à la sphère culturelle arabe. Ben Saruq est le premier Juif espagnol à composer un livre de portée linguistique plutôt que littéraire. Selon lui, les racines de l'hébreu sont bilittères. Dunaš Ibn Tamīm (première moitié du 10ème siècle), originaire de Bagdad, écrit un lexique de l'hébreu comparé à l'arabe et à l'araméen, en essayant de démontrer l'antériorité de l'hébreu.

A ce type d'écrits appartient aussi le *'aruk* ('Ordonné') dans sa première version, composé au 9ème siècle par Ṣemaḥ ben Paltavy (Paltoy ?) de Pumbədita, en Mésopotamie (Neubauer 1861–1863). Il est consacré aux mots 'difficiles' du Talmud, et non de la Bible, et n'a par conséquent aucun but polémique, le Talmud étant de toute façon banni par les qaraïtes. Un deuxième *'aruk* est publié au bout de deux siècles à Rome, par Nathan ben Yeḥiel (1035–c. 1100), qui nous apprend l'existence de la première version, qui s'était perdue. Sont à inclure dans cette catégorie également le *'uṣūl 'allūγa 'al'abrāniyya* ('Les racines de la langue hébraïque', hébreu-arabe), que N. Allony attribue à 'eli Ben Yehuda Hanazir, lequel vécut en Eretz-Israël (Palestine) au début du 10ème siècle. Quant aux *Šurūḥ 'al'alfāẓ* ('Les commentaires des mots'), hébreu-hébreu(-araméen-arabe) des Gə'onim (grands directeurs des écoles rabbiniques), ils datent du 9ème et du 10ème siècles (Epstein 1982). Celui de Seder Ṭohorot, par exemple, ne contient pas d'exégèse à proprement parler, et constitue en fait un glossaire de 'mots difficiles' de la Mishna, le même terme étant souvent expliqué par trois voies différentes: une paraphrase ou des synonymes, une traduction en araméen, et une traduction en arabe.

Au troisième type de lexiques de cette époque appartient le fleuron de la

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

lexicographie hébraïque médiévale, le *'agron* (ou *'igaron*, 'Recueil'), considéré comme le premier dictionnaire hébreu, qui est bel et bien un sommet dans son domaine. Il est dû à Rabbi Sa'adia 'al-Marwani Ga'on (ci-après RSG), déjà mentionné plus haut, de la ville de Fayyum (Egypte). Il est significatif que la première édition, datant de 902, alors que l'auteur avait une vingtaine d'années, est *monolingue hébreu*; ce n'est que vers 925 que le même auteur publie une deuxième édition, cette fois-ci hébreu-arabe. C'est un ouvrage précurseur, et ceux qui le suivront le prendront souvent comme modèle, par exemple le bilingue hébreu-arabe du qaraïte David ben Abraham 'alfāsi, de Jérusalem, *Jāmi'a 'al'alfāẓ* ('Recueil de mots'), du 10ème siècle également, contemporain de Sa'adia. Ce dictionnaire fit l'objet d'une version abrégée du qaraïte Abu Sa'id Halévy ben Husan 'albaṣri.

Ces lexiques sont en fait des sélections de mots. Le *'agron* en contenait quelque 5000, appartenant à la langue biblique ainsi qu'au langage postbiblique, répartis en deux sections, dont la première était rangée selon l'ordre alphabétique, et la seconde selon un ordre alphabétique inversé pour faciliter la versification. L'ouvrage contient également quelque 120 noms propres. De la première partie se sont conservées 1024 entrées, et de la deuxième 13 seulement. Le but principal tel qu'il est formulé dans l'introduction est de fournir un fonds lexical artistique aux poètes (et, bien entendu, à leurs lecteurs), d'où ces deux manières de rangement des entrées. Ceci dit, un deuxième objectif était de répandre la norme lexicale, afin que l'on sache utiliser les mots avec propriété, à l'écrit plutôt qu'à l'oral, bien entendu, car la langue n'était quasiment pas parlée. Car en plus du fait que l'arabe était aussi bien écrit que parlé, alors que l'hébreu ne servait qu'à la liturgie, la norme linguistique de l'arabe était fixe, et il était donc relativement facile de s'en servir pour fonder des ouvrages entiers. En hébreu, en revanche, le millénaire qui s'était écoulé depuis la composition des derniers textes bibliques provoquait des incertitudes non seulement sur le sens des mots, mais encore sur leur prononciation: les trois traditions de lecture (babylonienne, palestinienne et tibérienne) étaient en concurrence, surtout en ce qui concerne la vocalisation du texte. C'est la dernière qui finit par prendre le dessus, mais au 10ème siècle rien n'était encore joué, d'où, à la fois, l'intérêt et la difficulté de fixer une norme, y compris dans le domaine lexical. C'est pourquoi le *'agron* évite d'inclure des mots d'origine étrangère (persane, latine, grecque, arabe), la seule exception étant les mots araméens, à cause du rôle prépondérant de cette langue dans toute la période post-biblique: jusqu'à nos jours, il est impossible d'étudier le Talmud dans le texte, et même certains livres de la Bible, si l'on ignore l'araméen. Les troisième et quatrième objectifs sont de permettre une meilleure connaissance, et donc observance, de la Tora, et bien entendu de contrecarrer l'influence des qaraïtes (v. supra).

On suppose que le modèle de RSG fut non seulement 'alxalīl ('Khalil'), mais aussi, et en particulier, Ibn Durayd. Il n'est pas sans intérêt de signaler que l'on doit à l'auteur du *'agron* un livre de grammaire, dont une partie est consacrée à la néologie par analogie: autrement dit, il crée bien des mots nouveaux en appliquant des racines existantes à des schèmes morphologiques attestés aussi, mais où les racines en question ne se réalisent pas (ce sont des

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

'cases vides'). Autrement dit, le lexicographe averti et le grand grammairien qui habitent l'auteur, avec d'autres personnages, loin de s'ignorer mutuellement, fécondent leurs domaines respectifs (Goldenberg 1973). De ce point de vue aussi il se distingue de ses contemporains, qui ne voient dans la langue que ce qui y existe déjà, ne songeant pas à l'enrichir par des créations analogiques nouvelles.

Ce qui fait considérer le *'agron* comme un dictionnaire moderne est, du point de vue lexicographique stricto sensu, que les mots y sont: a) rangés par ordre alphabétique et non selon leur ordre d'apparition dans les textes; b) dénudés de leurs marques de flexion grammaticales (il est fait abstraction du contexte morpho-syntaxique). Ce faisant, et bien qu'il soit encore loin d'atteindre les critères lexicographiques actuels, RSG traverse la frontière qui sépare le Moyen Age de la Modernité et le *glossaire* du *dictionnaire* (Téné 1972).

Un autre ouvrage très important datant de la première moitié du 11ème siècle est le *Kitāb 'al'uṣūl* ('Livre des racines') de Rabbi Iona ben Janaḥ (Abou'l Walīd Marwān Ibn Janaḥ). Son ouvrage est un bilingue hébreu-arabe, et il se place dans le sillage de Rabbi Yehuda Ḥayyuj (Fez, ca. 945–Cordoue, ca. 1000), dont il se réclame et dont il complète l'œuvre. C'est ce dernier qui avait consolidé la théorie de la racine, en la ramenant à une notion purement morphologique, et qui avait fixé à trois le nombre de consonnes qui la composent. C'est donc en Espagne que cette hypothèse de travail capitale pour la suite de la recherche en grammaire sémitique a été faite. Encore faut-il rappeler que parmi ses contemporains, un autre système régnait jusqu'alors, qui réduisait les racines aux lettres qui se conservent dans toutes les formes. Ainsi, une racine à une consonne dite 'infirma' (susceptible de disparaître à cause d'une assimilation totale dans certaines formes conjuguées) n'était représentée que par les deux autres lettres. C'est là une prise de position morphologique qui n'est erronée qu'à moitié, dans la mesure où l'on ne distingue encore ni entre diachronie et synchronie, ni entre phonétique et phonologie. Il est vrai, en revanche, que bien des racines sémitiques tri- ou quadri-littères sont issues de racines bilittères élargies par des semi-consonnes, par des gutturales, par une gémination phonémique ou syllabique, ou par plusieurs de ces procédés à la fois (D. Cohen 1971; Diakonoff 1988: 42–43).

En même temps, la recherche se poursuivait dans les école rabbiniques d'Orient (Mésopotamie), si bien que R. Haï (939–1038), Ga'on de l'école de Pumbədita, compose son *'alḥāwi* ('Le compilateur'), dictionnaire bilingue hébreu (biblique et post-biblique) – arabe. Que l'intérêt scientifique l'ait emporté chez ce grand savant sur tout autre critère est démontré par l'anecdote rapportée par S. Hanaguid, selon laquelle, se trouvant devant un mot 'difficile' dans la Bible, R. Haï Ga'on n'hésita pas à envoyer un étudiant auprès du Catholicos pour s'enquérir du sens de ce mot chez les chrétiens (Neubauer 1861–1863). Puis c'est Iṣḥaq Ibn Barun, de Cordoue (ca. 1100) qui compose le *Kitāb 'almuwazzana bayna 'allūγa 'al'abrāniyya wa'allūγa 'al'arabiyya* ('Livre de la comparaison entre la langue hébraïque et la langue arabe') où il compare la grammaire et le lexique des deux langues, en y ajoutant l'araméen, le berbère et le latin, entreprise parallèle à celle d'Ibn Qurayš (v. supra).

Un curieux dictionnaire datant du 12ème siècle est *Mənorat Hama'or* ('La

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

lampe à illuminer') de Joseph David, dit Hayəvani ('le Grec'), qui, hormis une belle compilation de mots avec leurs définitions, commentaires, etc., donne dans sa préface une série d'explications mystiques de la signification des noms des lettres, liées à des considérations astronomiques et astrologiques. Au 14ème siècle paraît *Šaršarot Kesep* ('Chaînes d'argent'), par Joseph Ben Kaspi ('Fils de l'Argentier'), qui attribue à chaque racine une signification principale, toutes les autres n'étant que des dérivations sémantiques. Vers la fin du 15ème siècle est composé le dictionnaire hébreu-arabe de Sa'adia Ibn Danan, qui fait montre d'assez d'ingéniosité dans ses explications.

Quant aux glossaires hébreu-arabe, dont des dizaines de fragments ont été retrouvés dans la *Gəniza* du Caire, ces immenses archives de documents hébraïques datant du Moyen Age, il reste à déterminer leur place dans l'histoire de la lexicographie hébraïque, car, tout comme la plupart des documents de la *Gəniza*, ils n'ont pas encore été étudiés. Il s'agit, comme leur nom l'indique, de listes de mots hébreux traduits en arabe mais ordonnés selon leur ordre d'apparition dans le Canon biblique.

b. *L'arabe*

La lexicographie arabe ancienne est mieux connue que celle de beaucoup d'autres civilisations[45]. Les premiers lexicographes de langue arabe ont sans doute été influencés par leurs prédécesseurs en grec et en sanskrit[46]. Les premiers dictionnaires apparaissent au 8ème siècle, au moment où la zone géographique occupée par les arabophones est devenue tellement vaste que les communications ne peuvent plus se passer de l'écrit. Les dictionnaires arabes ont eu dès ce moment-là une vocation normative. La langue arabe évoluait rapidement et dans plusieurs directions, en particulier sous l'influence des non-arabophones. Les intellectuels arabophones considéraient que la langue arabe était devenue impure; les grammaires d'abord, puis les dictionnaires, furent alors investis du rôle de gardiens de la pureté linguistique.

Les premiers dictionnaires, dès le milieu du 8ème siècle, sont des répertoires de mots rares. Le tout premier, dont il ne reste rien, serait l'œuvre d'Abu-'Amr b. al 'Ala', grammairien mort en 770. D'autres ouvrages du même genre paraissent à partir de cette époque. Ils contiennent des définitions compilées avec l'aide d'informateurs bédouins qu'on allait parfois rencontrer jusque dans leur habitat désertique. Les mots de ces dictionnaires ne sont pas classés. C'est à la fin du 8ème siècle qu'apparaissent les premiers recueils qui témoignent d'un souci de classification: ce sont de très courts dictionnaires thématiques regroupant des noms d'insectes, de chevaux, etc., dont il paraîtra un très grand nombre (voir plus bas).

A la même époque paraît le plus célèbre des dictionnaires arabes, celui de al-Khalil ('alxalīl ben 'aḥmad, mort à la fin du 8ème siècle)[47], dont il ne subsiste qu'un tout petit nombre d'exemplaires anciens[48]. Khalil était un musicologue en même temps qu'un linguiste, et surtout un grand méthodologue. Son but déclaré est de permettre une meilleure compréhension de la poésie ancienne. Il est le premier à avoir compris que, en arabe, les mots sont dérivés de racines, et c'est donc selon les racines qu'il a ordonné les mots dans son *Kitāb 'al'ayn* ('Livre du 'ayn', nom de la pharyngale par laquelle commence l'agencement

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

des racines dans l'ouvrage), principe qui a été retenu depuis dans tous les dictionnaires arabes. Le classement des mots y est complexe: l'auteur les regroupe par chapitres selon le nombre et la nature de leurs consonnes radicales (un chapitre pour les trilittères, un chapitre pour les trilittères dont les 2ème et 3ème consonnes sont les mêmes, un chapitre pour les quadrilittères, etc.). A l'intérieur de ces chapitres, les mots sont classés par zone d'articulation, en commençant par les consonnes les plus en arrière (les gutturales), et en finissant par les bilabiales. Les diverses combinaisons possibles des trois mêmes consonnes sont regroupées, de telle sorte que les chapitres sont de plus en plus courts au fur et à mesure qu'on avance dans l'ouvrage. Ce dictionnaire allait servir de modèle à la plupart des dictionnaires arabes pendant deux siècles, et exercer une certaine influence sur les dictionnaires d'autres sociétés: la Perse notamment et la Turquie[49].

Khalil pose non seulement les racines attestées dans la langue, mais aussi celles qui auraient pu l'être, ce qui prouve que son intuition linguistique était proprement gigantesque: il a fallu attendre 1950 pour que Joseph Greenberg démontre que certaines permutations ne sont pas possibles car les phonèmes homorganiques sont incompatibles en positions voisines à l'intérieur de la racine sémitique tri-littère. L'arrangement des lettres selon leur point d'articulation est emprunté aux linguistes indiens; il peut se faire que Khalil soit arrivé à la notion de 'racine' par la même voie (inspiré par le 'dhātu' du sanskrit).

De façon générale, les ouvrages des premiers lexicographes arabes appartiennent à trois catégories: a) lexiques spécialisés, concernant le cheval, le chameau, les abeilles, les propriétés de l'homme, etc.; b) glossaires destinés à faciliter la compréhension de textes spécifiques, soit le Coran ou le Ḥadiθ; c) recueils de mots destinés soit à comprendre la poésie ancienne, soit à favoriser la composition de poésies nouvelles.

Au premier type appartient le *Livre des médicaments*, de 'iṣḥaq Ibn Ḥanīn (mort en 873). Parmi les seconds, on citera le *Tafsir γarīb 'alqur'ān* ('Commentaire des mots difficiles du Coran') d'Ibn Qutayba (mort en 884 ou 889), qui complète un ouvrage exégétique du même auteur. D'autres, cependant, l'ont précédé: Samir Ibn Ḥamduya 'alḥarwi (mort en 869), auteur du *Kitāb 'aljīm* et du *Kitāb γarīb 'alḥadīθ* ('Livre des mots difficiles du Ḥadiθ'), Ibn Durayd (837–933), auteur du *'alǧumhura fi 'allūγa* ('La somme de la langue'), 'abu 'abeyda (773–837), qui composa le *Kitāb γarīb 'almuṣannaf* ('Livre des mots difficiles de la littérature'), Ibn Wilād 'aḥmad ben Muḥammad (mort en 943), auteur du *Kitāb 'almaqṣūr wa'almamdūd* ('Livre des (mots) abrégés et des (mots) prolongés'), 'ibān ben θa'alab (mort en 855), auteur du *Kitāb 'al'ašarāt* ('Livre des dizaines'), un recueil de mots qui riment entre eux, ordonnés par groupes de dix, et d'autres auteurs, tel 'alfara' (mort en 822) ou 'al'axfaš (mort en 831) (Allony 1969).

Au troisième type appartiennent des lexiques consacrés à la 'pureté de la langue', /fiṣāḥa/, autrement dit la norme. Celle-ci, si importante pour les grammairiens et littérateurs de l'époque, s'était diluée à cause du fait que la conquête d'une bonne partie du monde connu à l'époque avait imposé les dialectes venus d'Arabie à des millions de personnes dont les langues au départ étaient plus ou moins éloignées de l'arabe (et parfois fort différentes, comme

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

c'est le cas du turc ou du persan). Autrement dit, c'est le substrat qui a agi au détriment de la ''arabiyya', la langue standard, donnant lieu aux différentes 'ša'abiyya', les langues arabes locales.

Ce développement, qui n'a fait que s'intensifier depuis, a été ressenti et combattu dès le 9ème siècle. Ibn 'assikkīt (mort en 857) dans son livre *'aṣlāḥ 'almanṭiq* ('Le bon discours') traite du sens des mots, ceux-ci étant rangés selon des critères morphologiques. Autrement dit, les paramètres sont grammaticaux et lexicaux à la fois. Le grand philologue θa'alab (mort en 904), de Kūfa, en Mésopotamie, emploie dans son *Kitāb 'alfaṣīḥ* ('Livre de la correction', c'est-à-dire de la norme) le même système, que la structure des langues sémitiques justifie pleinement. Ajoutons que, sur ce point, les idées des savants juifs et arabes étaient extrêmement proches. Il serait trop simpliste de leur attribuer la croyance que l'arabe était une forme 'corrompue' de l'hébreu ou le souhait de se démarquer délibérément l'un de l'autre – même si chacun tirait la couverture à lui, prétendant que sa langue était supérieure, car elle avait été choisie par Dieu pour donner le texte sacré. S'il y avait des divergences scientifiques, y compris d'analyse linguistique, celles-ci traversaient les communautés: les débats étaient des débats de fond. D'ailleurs, la grammaire comparée commence à cette époque-là, car des savants comme Rabbi Iona ben Janaḥ n'ont pas manqué de remarquer les similitudes (ils ne parlaient pas encore de 'correspondances' phonétiques) entre l'hébreu, l'arabe et l'araméen. Et en effet, c'est au 10ème siècle que Yehuda Ḥayyuj (v. supra), auteur de plusieurs livres de grammaire hébraïque, déclare que les principes qui régissent la grammaire de cette langue sont les mêmes qui avaient été posés pour l'arabe par les savants musulmans!

A partir du 10ème siècle, les lexicographes arabophones commencent à utiliser un classement alphabétique: en général, les mots sont classés selon la première consonne de leur racine, mais on voit aussi des dictionnaires 'inverses', dans lesquels c'est la dernière consonne qui est prise en compte, afin de faciliter la versification. Dans chaque chapitre regroupant les mots ayant la même dernière consonne, les mots sont classés en sous-chapitres regroupant ceux qui ont la même première consonne.

Si la langue arabe classique bénéficie d'une activité lexicographique dès le 8ème siècle, les langues arabes parlées, dites 'dialectes', n'ont vu un véritable dictionnaire qu'en 1881, quand A. Dozy publie son *Supplément aux dictionnaires arabes* qui complète les dictionnaires classiques par maints régionalismes, mots d'emprunt, néologies locales, etc., utilisés surtout dans le bassin de la Méditerranée.

Là comme ailleurs, les bilingues apparaissent beaucoup plus tard, la plupart étant rédigés par les membres d'autres sociétés en contact avec les arabophones: Persans, Hébreux, Turcs, Syriaques, etc. (Haywood 1965: 115 sqq.). Ainsi, dès le 9ème siècle, un médecin juif de langue maternelle syriaque, Joshua bar Ali composa un dictionnaire syriaque-arabe (Marello 1989: 8).

Résumons-nous: *Khalil pour l'arabe (fin du 8ème siècle) et Rabbi Sa'adia Ga'on pour l'hébreu (début du 10ème siècle)* marquent ce que l'on peut appeler le début de la lexicographie, au sens propre du terme, pour leurs langues respectives. Ceci dit, ils n'agissaient pas dans le vide, et ont connu aussi bien

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

des prédécesseurs, notamment en ce qui concerne l'hébreu, que des disciples et des épigones. C'est leur vision linguistique, ainsi que leur méthodologie et leur créativité telles qu'elles se reflètent dans le *Kitāb 'al'ayn* et le *'agron* respectivement, qui font de ces deux ouvrages des véritables sommets de la lexicographie médiévale. Depuis, les lexicographes de l'arabe et de l'hébreu ont suivi des chemins différents, si bien que les dictionnaires arabes sont à ce jour ordonnés par racines et ne contiennent qu'une partie du fonds lexical de la langue, écartant une grande partie des néologismes, des mots familiers ou argotiques, mais aussi des archaïsmes. Les dictionnaires de l'hébreu contemporain se veulent au contraire éclectiques et n'écartent a priori qu'un nombre infime de mots, la raison principale étant la date de leur première utilisation, considérée comme trop récente (quelques années) pour prouver qu'ils ont intégré le fonds général de la langue.

c. *Le guèze*[50]

L'Ethiopie a vu une activité lexicographique non négligeable, mais qui a produit uniquement des bilingues guèze-amharique, puisque le but était d'aider à la compréhension de textes rédigés en guèze, devenu une langue morte. Les textes guèzes sont eux-mêmes pour une bonne part des traductions du grec et de l'arabe, les originaux pouvant être du reste en copte ou en syriaque. Il s'agit surtout de textes religieux, tant bibliques que liturgiques, voire poétiques. Mais étaient également concernés ceux qui voulaient étudier la rhétorique et la poésie, d'autant qu'un regain d'activité littéraire s'était manifesté avec la restauration de la dynastie 'salomonienne' à la fin du 13ème siècle. Il y avait aussi les candidats aux fonctions de juge, qui devaient consulter un ouvrage en guèze, le *Feṭḥa Nəgaśt* ('Les portes du Royaume').

Le modèle suivi, dans une période difficile à déterminer, mais située entre les 10ème et 17ème siècles, est celui des glossaires coptes, dont nous avons vu qu'ils s'assignaient un but très semblable, savoir la compréhension des textes coptes à l'aide de l'arabe. Les professeurs éthiopiens ont donc repris la méthode des scalae, qu'ils ont appelés 'sawāsəw' ('degré, marche, échelle, escalier'), terme qui a fini par désigner l'ensemble de la discipline philologique et de son enseignement. Comme l'indique Rodinson 'le vocabulaire s'y mêle étroitement à ce qui est pour nous la grammaire au sens large'. Plus tard apparurent des vocabulaires manuscrits bilingues ou trilingues pour permettre aux Ethiopiens d'apprendre les langues étrangères, ou aux étrangers d'apprendre les langues éthiopiennes. On voit donc que la lexicographie du guèze, contrairement à ce qui se passe pour l'arabe et pour l'hébreu, comprend uniquement des bilingues. Signalons qu'en 1638 Wemmers publie à Rome un dictionnaire guèze-latin, et en 1661 Hiob Ludolf en édite un autre. Cependant l'ouvrage qui fait autorité depuis sa parution en 1865 est le dictionnaire guèze-latin d'August Dillmann, pour lequel Sylvain Grébaut a publié un 'Supplément' en 1952 (Paris, Imprimerie Nationale). A noter également la récente parution du *Comparative Dictionary of Ge'ez*, de Wolf Leslau, dont l'intérêt dépasse ce que laisse attendre le titre.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

5. L'Iran

Le premier dictionnaire persan est monolingue[51]. La littérature persane s'est développée aux 9ème et 10ème siècles dans la Transoxiane (Turkestan oriental, actuelles Républiques Turkmène et Ouzbèke en URSS) et le Khorassan (nord-est de l'Iran). Mais ensuite, à la fin du 10ème siècle et au 11ème siècle, l'usage littéraire du persan s'est répandu à l'ouest, dans ce qui est l'Iran actuel. Les utilisateurs des parlers occidentaux avaient donc des difficultés avec les mots régionaux des parlers de l'est, différents des leurs. Il leur fallait un glossaire de ces termes difficiles. Le premier fut le *Loqat-e fors* (Vocabulaire persan), qui fut composé au 11ème siècle par un poète, Asadi, qui dit lui-même dans sa courte préface qu'il a vu 'des poètes de talent qui ne connaissaient pas bien les mots persans'. Les articles du dictionnaire comprennent généralement, dans cet ordre, le mot à expliquer, son interprétation, et un vers d'un poète ancien qui l'illustre. C'est après qu'apparaissent les dictionnaires bilingues, comme le dictionnaire arabe-persan *Muqaddimat 'al-'adab* ('Introduction à la littérature') de 'al Zamakhsharī (11ème–12ème siècles).

6. L'inde et le Tibet

a. *La lexicographie sanskrite*

Le monde indien s'est évidemment illustré par des traités de grammaire et de phonétique qui sont restés les plus avancés du monde jusqu'au 19ème siècle, mais la lexicographie n'a pas été en reste non plus, quoique, de notre point de vue, ses réalisations soient peut-être moins impressionnantes[52]. Pour le sanskrit, les premiers 'dictionnaires' indiens étaient des listes de mots difficiles (appartenant à toutes les parties du discours) dans tel ou tel texte sacré des Vedas, les *nighaṇṭu*[53]. Ces glossaires védiques étaient donc des outils dans l'instruction des brahmanes. Comme beaucoup d'éléments de la civilisation indienne, leur datation est impossible, mais ils doivent remonter à une date fort ancienne.

Un deuxième type de répertoire, strictement linguistique, est constitué par des listes de vocables considérés dans une optique grammaticale, donc des listes de racines verbales, de mots sujets à la même règle, de noms verbaux formés par certains affixes, ou d'ouvrages fournissant des informations sur le genre des noms, les *liṅgānuśasana*.

Un troisième type de dictionnaire, dans la tradition profane, est ce qu'on appelle les 'trésors', les *koṣa* (ou *kośa*). Il s'agit d'ouvrages destinés aux poètes, des aides à la composition, qui devaient être mémorisés, et qui, comme une grande partie des écrits 'scientifiques' en sanskrit, étaient versifiés. Ces dictionnaires, qui enregistrent essentiellement des substantifs, sont structurés de manière diverse, et combinent souvent plusieurs schémas d'organisation. Il peut s'agir de dictionnaires de synonymes, avec un fréquent regroupement par zones sémantiques, et une tendance à l'allure encyclopédique. Il peut s'agir de listes de mots polysémiques. Les articles peuvent être rangés par longueur croissante ou décroissante. Lorsqu'il y a une organisation 'alphabétique', il est plus fréquent de voir les mots rangés en fonction de la dernière consonne, plus rarement en fonction de la première lettre (presque toujours la seule lettre

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

pertinente étant la dernière ou la première, les lettres intérieures étant négligées dans le classement). Les mots peuvent être rangés par nombre de syllabes croissant, en fonction de leur suffixes, ou par genre, selon la tradition des *liṅgānuśasana,* abondamment reprise dans les *koṣa.* Les auteurs de *koṣa* les plus célèbres sont Amarasiṃha, qui aurait vécu au 6ème siècle, et Hemacandra (1087/88–1172/73), auteur de quatre dictionnaires. L'ouvrage d'Amarasiṃha, le *Nāmaliṅgānuśasana,* ou *Amarakoṣa,* est typiquement divisé en chapitres regroupant par exemple des mots relatifs au ciel, à la danse, au monde souterrain et aux serpents, à l'enfer, à l'eau, à la terre, aux villes, aux montagnes, aux bois et aux herbes, aux animaux, à l'homme, aux quatre castes, etc. L'*Amarakoṣa* a été traduit en tibétain vers 1300, d'où a été tirée une traduction mongole; il y en a également des traductions en birman et en cinghalais. Par ailleurs l'*Amarakoṣa* a suscité au moins 80 commentaires, y compris en newari, en cinghalais, en malayalam.

Là encore, les dictionnaires bilingues sont postérieurs aux dictionnaires monolingues: 'With the gaining in weight of regional and foreign languages, which made itself felt in India from the 11th century onwards, a novel type of lexicon came into being: bilingual and multilingual dictionaries' (Vogel 1979: 379). Le premier d'entre eux serait le *Vastukoṣa* de Nagavarman (12ème siècle), un dictionnaire versifié sanskrit-kannada. On trouve un autre dictionnaire sanskrit-kannada au 14ème siècle, un dictionnaire sanskrit-kawi[54] pour permettre la lecture de la littérature en vieux javanais, ainsi que divers ouvrages composés à l'instigation des empereurs moghols ou d'autres souverains (dictionnaires marathe-télougou-persan-sanskrit, persan-sanskrit, persan-arabe-sanskrit).

Un cas à part est celui de l'ouvrage appelé *Mahāvyutpatti* ('La Grande Connaissance'), répertoire sanskrit-tibétain qui a été commencé en 814 au Tibet, et terminé par un comité mixte d'experts indiens et tibétains. C'est un répertoire de 9565 entrées (mots, formes verbales, expressions, phrases) renvoyant à la littérature bouddhiste sacrée ou profane. Il s'agit donc en fait, à notre connaissance, du plus ancien dictionnaire bilingue sanskrit, mais il est significatif qu'il ne soit pas d'origine indienne.

b. *La lexicographie dans le domaine dravidien*

Dans la zone dravidienne, la lexicographie tamoule[55] a suivi le modèle fourni par les dictionnaires sanskrits, et très particulièrement celle des dictionnaires versifiés à organisation thématique et à fonction mnémotechnique.

La lexicographie du tamoul commence avec le *Tolkāppiyam,* ouvrage versifié, qui est à la fois un traité de grammaire, de rhétorique, et de théorie littéraire, et qui examine aussi le lexique. Sa datation est délicate, puisque les estimations s'échelonnent du 11ème siècle avant jusqu'au 5ème siècle après notre ère! Kamil Zvelebil (1990) pencherait pour le 2ème siècle avant notre ère. L'ouvrage comporte, outre des explications de termes vieillis, ou dont le sens avait évolué, un petit glossaire de 120 termes littéraires sanskrits avec leur traduction en tamoul.

Puis parurent des *nikaṇṭus* faits jusqu'à un certain point sur le patron des ouvrages sanskrits (mais le *nikaṇṭu* tamoul correspond au *koṣa* sanskrit, plutôt

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

qu'au *nigaṇḍu*). Les exemples les plus connus sont le *Tivākaram* (8ème siècle), le *Piṅkalantai*, ou *Piṅkala nikaṇṭu*, et le *Cūṭāmaṇi nikaṇṭu* (il date d'environ 1520). Dans ce dernier ouvrage les mots sont classés selon l'*etukai*, c'est-à-dire la rime consonnantique, à savoir la reprise de la première consonne de la deuxième syllabe du premier mot de chaque vers d'un sutra de 4 vers: ainsi on fera allitérer les mots *aravu* 'serpent' et *urakam* 'serpent' à cause du *r*.

Plus tard, dans l'*Akarati nikaṇṭu* de Chidambara Revana Sidhar (ca. 1594), le vocabulaire était pour la première fois rangé selon l'ordre du syllabaire pour la première syllabe du mot. Cependant on ne tenait pas compte des lettres suivant la première. Les mots commençant par la même lettre sont rangés dans des sous-catégories selon le nombre de leur syllabes. Il se pourrait que l'ordre 'alphabétique' ait été suggéré par des poésies du 7ème siècle, où les mots initiaux des vers sont rangés dans l'ordre du syllabaire. Pour accéder à une systématisation de l'ordre du syllabaire au-delà du premier graphème, il faudra attendre l'arrivée des missionnaires européens. Ainsi, dans le *Potikai nikaṇṭu* de Swaminatha Kavirayar (1750), l'alphabétisation affecte aussi la 2ème syllabe du mot. Enfin l'alphabétisation totale n'apparaîtra que plus tard. Ce phénomène est à remarquer, car nous en trouverons des analogues ailleurs (McArthur 1986: 76).

Le premier dictionnaire à être imprimé en tamoul est un bilingue tamoul-portugais à 16 546 entrées, le *Vocabulario Tamulico com a significaçam Portugueza* du Jésuite Antão de Proença (1679)[56], qui continue une lignée de dictionnaires manuscrits dûs aux missionnaires portugais, lesquels ne nous sont pas parvenus, mais qui devaient exister dès la 2ème moitié du 16ème siècle[57]. L'ouvrage de Proença adopte un ordre alphabétique selon l'alphabet latin, translittéré en écriture tamoule. Une date importante est celle du *Caturakarāti* de Beschi (1732, mais publié seulement en 1824). Au 18ème siècle sont également conçus d'une part le premier dictionnaire portugais-(latin)-tamoul (Costanzo Beschi, 1742, non publié)[58], et d'autre part les premiers dictionnaires tamoul-anglais (1779) et anglais-tamoul (1786) publiés par Fabricius et Breithaupt.

c. *Le tibétain*

Pour le tibétain, c'est l'Inde qui a fourni le premier stimulus lexicographique – comme il l'a fait dans les autres branches de la linguistique. Nous avons déjà mentionné la *Mahāvyutpatti* et la traduction tibétaine de l'*Amarakoṣa*. Concernant les bilingues vers une langue occidentale, le premier et le plus fameux est le gros dictionnaire tibétain-anglais de 40 000 mots paru en 1834 sur les presses de la mission baptiste de Calcutta, sous l'égide de la Société Asiatique du Bengale[59]. Il est dû à l'infatigable Hongrois Alexandre Csoma de Körös et au lama ladakhi Sangye Puntsog (Sangs-Rgyas Phun-Tshogs). Csoma a également traduit la *Mahāvyutpatti*, mais son manuscrit ne fut publié qu'en 1910, 68 ans après sa mort. Pour son labeur tibétologique, Csoma de Körös a été déclaré bodhisattva, honneur dont assurément peu de lexicographes peuvent se prévaloir.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

7. Le monde grec et romain

a. *Le monde grec*

C'est un domaine incomparablement plus familier, aussi est-il difficile de comprendre qu'on n'ait pas cru devoir prendre en compte ce contre-exemple flagrant à la supposée universalité de l'antériorité des dictionnaires bilingues[60]. Les premiers dictionnaires grecs qui nous soient parvenus, les γλῶσσα ou λέξεις, sont des œuvres allant surtout du Ier au 5ème siècles après J.-C., et il s'agissait évidemment de compilations ou de gloses purement grecques, et non de dictionnaires de traduction. Mais ils avaient été précédés par des ouvrages plus anciens, comme le dictionnaire d'Aristophane de Byzance (ca. 257–180 avant J.-C.), directeur de la bibliothèque d'Alexandrie et éditeur d'Homère et d'Hésiode, et fondateur d'une 'véritable école de lexicographie [. . .]. Athénée cite 35 lexicographes, dont toutes les œuvres ont été perdues' (Matoré 1968: 41). Citons aussi le glossaire de Clitarque d'Egine au Ier siècle avant J.-C. Assez tôt, à vrai dire, il avait été nécessaire d'interpréter certains termes homériques, puisque dès l'époque d'Hésiode plusieurs d'entre eux étaient devenus obscurs. De plus, au 5ème siècle avant J.-C., avant la diffusion de la *koinē*, on commençait à s'intéresser de plus en plus aux différents dialectes du grec, si bien qu'une dialectologie embryonnaire a sa part dans la confection des lexiques grecs. C'est en quelque sorte d'abord l'hétérogénéité diachronique du grec, puis son hétérogénéité synchronique géographique, qui ont suscité le travail lexicographique. On s'est intéressé aussi par la suite à un autre type d'hétérogénéité représenté par les vocabulaires des métiers.

Parmi les auteurs de compilations alexandrines on pourrait citer Pamphile d'Alexandrie (aux alentours de 50 de notre ère), auteur à ce qu'on sait d'un grand lexique en 95 livres, qui reprenait bien des collections antérieures, et qui fut absorbé à son tour dans des sommes ultérieures, ou encore Diogenianus d'Héraclée (époque d'Hadrien). L'ouvrage le plus célèbre est la *Synagogē pasōn lexeōn kata stoicheion* (*Liste alphabétique de tous les mots*) d'Hésychius d'Alexandrie. Dans cet ouvrage du 5ème siècle, qui nous est parvenu dans une version abrégée du 15ème siècle, quelque peu défigurée par son éditeur vénitien, qui en a malheureusement effacé les sources citées par le lexicographe alexandrin, Hésychius rassemble des mots et des expressions provenant d'Homère, de divers dialectes, d'inscriptions, du *Lexique* de Cyrille d'Alexandrie, etc., et en fournit une brève glose. Un des intérêts de l'œuvre d'Hésychius, c'est qu'on y trouve des termes qui ne se rencontrent nulle part ailleurs, comme par exemple le nom de l'instrument aratoire appelé μάῤῥον, la 'marre', une espèce de houe (Latte 1966: 630). Ce mot nous fournira un exemple d'entrée typique: μάῤῥον· ἐργαλεῖον σιδηροῦν ('marre: outil en fer').

Ainsi donc, dans le monde grec, la lexicographie tire ses orgines d'une glose des mots et expressions 'difficiles', vieillies, dialectales, spécialisées, que l'on trouvait chez Homère, Alcman, ou dans les lois de Solon, dans les inscriptions, etc., et non de la traduction. Au reste, les Grecs étant peu intéressés par les langues des Barbares, sur lesquelles ils ne nous apprennent pas grand chose[61], on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'ils se soient astreints à compiler des dictionnaires de traduction.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

b. *Rome*

Chez les Romains, le besoin s'est fait sentir de constituer des glossaires sur les auteurs anciens, grecs d'abord (Matoré 1968: 42), puis latins, comme Plaute, Ennius ou Lucilius dès l'époque de la République, mais les plus anciens glossaires qui nous soient parvenus datent du 6ème siècle de notre ère, et ils ont été compilés par des moines. Par la suite apparurent des glossaires bilingues. Les premiers seraient un glossaire grec-latin faussement attribué à Cyrille d'Alexandrie, et qui daterait peut-être du 6ème siècle, et le glossaire latin-grec, dit de Philoxène, et censément aussi du 6ème siècle[62]. Plus tard on trouvera une série de glossaires avec des traductions en vieil anglais ou dans d'autres idiomes germaniques, ainsi qu'en celtique.

8. L'Europe et sa périphérie

a. *L'Europe*

L'Europe constitue un contre-exemple flagrant à la thèse soutenue dans cet article: pour la plupart des langues d'Europe, il est clairement établi que les dictionnaires bilingues ou plurilingues ont précédé les dictionnaires monolingues. L'antériorité des dictionnaires bilingues sur les monolingues dans le cas des langues modernes d'Europe peut s'expliquer par l'absence de textes fondateurs internes à la culture européenne, contrairement à ce que les Grecs ont eu avec Homère, les Indiens avec les Vedas, les Arabes avec le Coran, les Juifs avec la Bible, les Chinois avec le canon confucéen. En effet parmi les grands textes qui structurent la civilisation européenne, les plus anciens, et aussi les seuls qui soient vraiment communs à toutes les sous-cultures de ladite civilisation, lui sont en quelque sorte *externes*: il s'agit des classiques grecs et latins, qui établissent la composante humaniste, et de la Bible, qui établit la composante chrétienne – cette dernière ayant d'ailleurs assez rapidement fait alliance avec la culture 'païenne'. Ainsi, ce n'est pas l'effet du hasard si les premiers dictionnaires sont des bilingues. L'apparent contre-exemple européen trouve donc une explication assez naturelle. Reste que, ici comme en d'autres domaines, le cas de l'Europe est spécial, et qu'on s'est fourvoyé en le prenant pour la norme.

Les premiers ouvrages connus[63] que l'on puisse assimiler au genre lexicographique datent de la fin du premier millénaire. Ces ouvrages sont des listes de mots latins avec leur traduction en langue vernaculaire: manuels de conversation destinés à des voyageurs, ou *Vocabularia* à vocation nettement didactique, ils étaient en général classés thématiquement. McArthur (1986: 75) cite celui du moine Aelfric (c. 955–c. 1010), préparé pour ses novices. Pendant plusieurs siècles, ces ouvrages circulent dans toute l'Europe, leur point commun étant le latin, qui sert de base à toute nouvelle 'édition'. Un ouvrage capital dans cette mouvance est le dictionnaire d'E. A. de Nebrija, paru en 1492, et dont une édition en sens inverse sera publiée trois ans plus tard (nous reviendrons plus loin sur Nebrija à propos du domaine amérindien). Le premier dictionnaire dans lequel l'ordre des langues est inversé pourrait être un dictionnaire anglais-latin de 1440, le *Promptorium parvulorum sive clericorum* de Galfridus Gram-

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

maticus (McArthur 1986: 82). Il marque une évolution du rôle du latin dans la communauté anglophone de l'époque.

A partir de plusieurs dictionnaires bilingues ayant en commun le latin (latin-français, latin-anglais, etc.), il n'était pas difficile de produire des dictionnaires bilingues pour deux langues vernaculaires, dès que les conditions sociolinguistiques se trouvaient réunies pour en faire naître le besoin. C'est ce qui se passe en 1477, pour un dictionnaire italien-allemand classé, là encore, thématiquement, le *Introito e porta*, d'Adam von Rottweil, puis en 1530 pour un dictionnaire hollandais-français, le *Vocabulare* de Noël van Barlement (Stein 1990: 31). Le premier dictionnaire trilingue paraît en 1484: c'est le *Vocabularius* (*gallico-belgico-latinus*). Les décennies suivantes voient la multiplication des ouvrages de ce type, avec un nombre de langues de plus en plus élevé, avec ou sans latin, jusqu'à un dictionnaire octolingue en 1546 (Stein 1990: 41). Au cours du 16ème siècle, la plupart des langues d'Europe, y compris le basque, le slovène, etc., sont ainsi consignées dans au moins un dictionnaire. Certains de ces dictionnaires sont spécialisés, par exemple en médecine: en 1551 paraît le *Traicté familier des noms grecs, latins et arabiques, ou vulgaires, avecques les définitions de toutes les maladies qui surviennent superficiellement au corps humain*, de J. Manard.

Le premier dictionnaire monolingue d'une langue européenne pourrait bien être un dictionnaire allemand de 1509, *Der betler orden*, qui est en fait la troisième partie du *Liber vagatorum*. Son classement est alphabétique à partir de la première lettre du mot seulement (Stein 1990: 32). Le premier dictionnaire monolingue anglais est celui de Cawdrey (1604); c'est le *Table Alphabeticall of hard usuall English Wordes*, sans doute basé sur un glossaire datant de 1530 (McArthur 1986: 84). Le premier dictionnaire monolingue français est le *Thresor de la langue francoyse*, de Jean Nicot, paru en 1606 (Quemada 1967). Le *Vocabolario degli Accademici della Crusca* (1612) contient encore des équivalents latins (Marello 1989: 13). L'histoire lexicographique européenne est donc celle de l'affirmation progressive des langues vernaculaires et de la lente disparition du grec et surtout du latin.

b. *L'arménien*

Pour une langue parlée à l'est, l'arménien, c'est aussi par un dictionnaire bilingue que commence la lexicographie[64]. Il s'agit du 'Glossaire d'Autun', un bilingue latin-arménien datant des 9ème–10ème siècles, rédigé par un clerc qui avait conversé avec un Arménien en lui faisant désigner du doigt des objets, ou en l'interrogeant sur des notions courantes, notamment religieuses. Par la suite, on a des glossaires spécialisés relatifs à certains auteurs, des bilingues divers, dont un vocabulaire mongol, des listes de synonymes, etc. Un lexique du 13ème siècle, 'Les Mots des rhéteurs', amplifié jusqu'au 17ème siècle, a fini par donner le 'Glossaire arménien' de 7500 mots classés alphabétiquement, et expliqués par différents synonymes. Le plus ancien dictionnaire imprimé est un bilingue arménien-latin publié à Milan en 1621, antérieurement même à la dernière mise en ordre du 'Glossaire arménien'.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

9. La Chine

En Chine les premiers dictionnaires sont monolingues[65]. En effet, le premier dictionnaire qui nous soit parvenu est l'*Ěryǎ*, qui date des Han (période des deux premiers siècles avant J.-C.)[66]. Il porte sur la langue des textes classiques anciens en vieux chinois, c'est-à-dire sur les *Analectes* de Confucius, sur l'œuvre de Mencius, ou sur les *Mémoires* de Sseu-ma-Tsien (Si-ma Qien), ouvrages dont la langue devenait parfois obscure, puisqu'ils s'étageaient du 6ème au Ier siècle avant notre ère. Ce dictionnaire est conçu par champs sémantiques, et dans chaque champ il y a des listes de synonymes ou de quasi-synonymes, avec une glose par un mot dans le chinois de l'époque des Han, structure lexicographique reprise constamment dans une série d'ouvrages analogues jusqu'à une date récente[67]. L'*Ěryǎ*, est donc, pourrait-on dire, l'équivalent d'un dictionnaire de français classique, ou d'un glossaire shakespearien. Il a suscité une série de commentaires.

Puis sont apparus des répertoires de signes classés par radicaux, dont le premier, composé également sous les Han, le *Shuōwèn jiězì* de Xǔ Shèn, date des environs de l'an 100 de notre ère. Il 'explique 9353 idéogrammes, dont 1163 à double signification, et donne leur prononciation' (Matoré 1968: 40). Ensuite sont venus, peut-être sous l'impact de la phonétique indienne, les dictionnaires de rimes, où les mots sont classés phonologiquement, le plus ancien étant le *Yùnjìng* (Miroir des Rimes), et le plus connu le *Qièyùn zhǐzhǎngtú*[68].

Quant aux dictionnaires bilingues ou plurilingues, ils sont très clairement plus récents. En outre, il est caractéristique qu'ils soient dus à l'impact de l'étranger. Les premières attestations datent des Ming, mais sous les Ming ont été édités des manuels compilés plus anciennement, et classés sous le terme générique de *Húa yí yì yǔ*[69]. Dans cet ensemble figure un texte édité par Húo Yuán Qiè et Mǎ Shā Yìhēi d'après l'ordonnance du trône de la 15ème année de Hóng Wǔ (1382), et concernant le mongol, noté en caractères chinois. Figurent également des textes édités par le 4ème Bureau des étrangers, ou des traductions des époques Ming et Qing, avec des vocabulaires et des phrases en écritures 'barbares', avec prononciation en caractères chinois. Figurent aussi des textes émanant du Bureau des interprètes, avec 13 langues transcrites en écriture chinoise[70].

Apparaissent ensuite des dictionnaires mandchou-chinois sous la dynastie des Ch'ing (Qing)[71]. On trouve aussi des vocabulaires de termes du bouddhisme, comme le *Han-fan chi-yao*, un lexique chinois-sanskrit composé à l'instigation de l'empereur K'ang-hsi (1662–1723), ou le 'lexique pentaglotte' du *Man han hsi-fan chi-yao*, ou *Wu i ho-pi chi-yao*, registre fournissant les équivalents en sanskrit, tibétain, mandchou, mongol, et chinois. Cet ouvrage, publié à l'instigation de l'empereur Ch'ien-long (1736–1795), n'est en fait qu'un dérivé de la *Mahāvyutpatti*, la 'grande encyclopédie' tibétaine dont il était question plus haut[72]. Enfin il faut mentionner évidemment les dictionnaires de chinois compilés par les Occidentaux, notamment les missionnaires jésuites. On voit donc que les Chinois, qui sont certainement parmi les plus ethnocentristes des hommes, pouvaient difficilement concevoir l'intérêt de dictionnaires

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

bilingues par eux-mêmes, et qu'ils ne se sont résolus à les composer que fort tardivement.

10. La péripherie du monde chinois

Par commodité, nous rassemblerons dans cette section des données relatives à l'activité lexicographique dans des cultures que nous pouvons situer *grosso modo* à la périphérie de la Chine.

a. *Les langues altaïques*

Nous examinerons tout d'abord les langues altaïques[73], qui se trouvent sur le pourtour nord et nord-est de la Chine. Pour ce qui est de la branche mongole, les premiers dictionnaires apparaissent au 13ème siècle. Une petite liste de mots mongols apparaît d'abord chez l'historien arménien Kirakos de Gandzak (vers 1241), et l'on trouve de nombreuses gloses mongoles dans de nombreuses œuvres d'auteurs persans et arabes[74].

En effet, c'est aux 14ème et 15ème siècles que des savants musulmans mettent en œuvre une série de glossaires arabe-mongol et persan-mongol, la langue concernée étant le moyen mongol occidental[75]. Le plus important d'entre eux est un dictionnaire quadrilingue arabe-persan-chaghataï-mongol[76], dérivé du *Muqaddimat* de 'al Zamakhsharī, déjà mentionné. On trouve aussi quelques glossaires arménien-mongol ou géorgien-mongol. Pour le moyen mongol oriental, on dispose de glossaires chinois-mongol de l'époque Ming, comme déjà dit plus haut.

Pour les langues de la branche turke, on notera au stade des langues du moyen turke (11ème–15ème siècles) les deux ouvrages suivants. Pour la langue littéraire du royaume des Qarakhanides[77], le *Divān Luγāt at-Turk* arabe-turc de Maḥmūd al-Kāšγarī (1073), avec une transcription arabe du 'Qarakhanide'. Pour le kouman (ou coman, variété ancienne du kyptchak, ou kiptchak, le 'polovtsien' des Russes)[78], un dictionnaire latin-persan-kouman de la fin du 14ème siècle, et des glossaires arabe-kouman.

Dans le cas des langues altaïques les premiers dictionnaires caractérisés semblent avoir été des bilingues. Mais c'est que les conditions culturelles étaient particulières. En effet, si considérable qu'ait pu être dans l'histoire de l'Eurasie l'impact des peuples de langues turkes et mongoles, il reste qu'au temps de leur splendeur, une bonne part de leur culture non-matérielle finit par devenir d'origine exogène. C'est ainsi du reste qu'ils perdirent leurs religions anciennes pour se convertir au manichéisme, à l'Islam et au bouddhisme. Le plus illustre des peuples de langue turke fonda l'Empire Ottoman, dont les liens avec l'ancienne culture turke sont des plus ténus.

b. *Le japonais*

Pour le japonais, le premier dictionnaire est un bilingue chinois-japonais, le *Shinsen jikyō* (*Nouveau miroir choisi de caractères*), compilé entre 898 et 901, et qui comprend 3000 entrées. Peu de temps après vient le *Wamyō ruijushō* (*Glossaire classé des mots japonais*) du fameux Minamoto Shitagō, puis le *Ruiju*

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

myōgishō de 1081[79]. Le premier dictionnaire bilingue vers une langue européenne serait un dictionnaire japonais-portugais rédigé dès 1563[80]. Mais c'est en 1603 que paraît sur les presses de la mission portugaise de Nagasaki le premier ouvrage de ce type parvenu jusqu'à nous, le *Vocabulario de lingua de Japan com a declaração em Portugues*, suivi de peu par la remarquable grammaire de Rodrigues.

Chez les Japonais également, c'est donc le dictionnaire bilingue qui l'emporte. Les conditions culturelles peuvent l'expliquer: il ne faut pas oublier en effet que, malgré l'existence d'ouvrages impressionnants comme la collection poétique du *Manyōshū*, ou de romans comme le *Genji monogatari*, c'était le chinois qui dominait la composition des textes culturels et officiels, au point de donner lieu à un type de composition en chinois dont la convention de lecture, le fameux *kanbun*, consistait en l'oralisation en japonais de textes composés directement en chinois, tradition vivace jusqu'à une date récente. Le japonais avait ainsi le statut des langues vulgaires de l'Europe face au latin, mais en bien plus marqué encore. Par suite on s'explique aisément la carence de la lexicographie indigène pour le japonais. Finalement donc le cas du monde altaïque (japonais compris) constitue une espèce de contre-épreuve qui trouve son explication dans des conditions culturelles très particulières.

c. *Le cambodgien*

A la périphérie sud-est de la Chine, le Cambodge voit en 1296–1297 la visite d'un Chinois, Tcheou Ta-Kouan. 'Outre divers toponymes, il relève 41 termes "barbares" pour lesquels il fournit une transcription phonétique chinoise et une traduction. Il s'agit surtout de "titulatures", mais on y lit également les appellatifs les plus courants, des noms de nombres, des noms de fêtes et quelques termes empruntés à la flore et à la faune' (Daniel 1985, notre source sur la lexicographie cambodgienne). Il faudra attendre 1878 pour que paraisse à Saïgon le premier dictionnaire cambodgien-français, par Etienne Aymonier, professeur au collège des administrateurs stagiaires. Un peu plus tard, en 1902, le missionaire catholique J. B. Bernard fait paraître à Hong-Kong un autre bilingue cambodgien-français, où il indique qu'il a utilisé largement un ancien dictionnaire manuscrit cambodgien-latin qui ne nous est pas parvenu, mais qui pourrait avoir été le premier bilingue important, ou l'un des premiers. Ce n'est que plus tard que sortira le premier dictionnaire cambodgien monolingue, le *Vacananukram khmaer*, publié sous les auspices de l'Institut Bouddhique. Comme l'indique Daniel, 'il fixe le premier l'état de la langue, en particulier une orthographe jusque là très fluctuante, et cette fonction normative n'est pas son moindre mérite'. En 1973 paraît un dictionnaire cambodgien-russe, le premier bilingue dont la langue-cible n'est plus le français.

11. Les dictionnaires dans les cultures sans écriture

a. *Panorama général*

Vu le propos central de cet article, il paraît à première vue logique de laisser de côté le cas des civilisations sans écriture propre pleinement développée, ou

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

sans écriture propre courante, le premier dictionnaire ne pouvant être ici qu'exogène, et donc normalement bilingue . . . du moins selon le sens commun, dont nous verrons qu'il se trouve pris en défaut[81]. Nous nous bornerons à rappeler les faits les plus saillants concernant ces dictionnaires bilingues, nous réservant de traiter plus à loisir des langues amérindiennes.

En Afrique, on voit les Portugais recueillir des mots au tout début du 16ème siècle (Cole 1971). En 1591 le mathématicien Philippo Pigafetta reproduit un bon nombre de termes et d'expressions en kongo (langue bantoue) recueillis par le Portugais Oduardo Lopes en 1578. Une série de dictionnaires bilingues et plurilingues du kongo furent élaborés entre 1643 et 1660, mais restèrent manuscrits. En 1673 W. Müller publie en allemand un vocabulaire de l'ashanti.

Les vocabulaires 'exotiques' suivent comme il se doit l'avancée européenne, si bien que pour l'Australie, la première liste bilingue (avec le fameux 'kangourou') a été recueillie en 1770 sur le guugu yimidhirr par des membres de l'expédition Cook, en particulier Sir Joseph Banks. Quant au premier vocabulaire d'une langue 'papoue', il a été recueilli en 1828 seulement sur le kamoro, langue de la côte sud de l'actuel Irian Jaya par un passager embarqué sur un vaisseau hollandais[82].

Un cas un peu différent est celui du népali, langue qui avait une écriture, mais qui illustre encore l'importance du contact avec l'Occident, car les premiers dictionnaires sont, depuis le début du 19ème siècle, des bilingues népali-anglais ou anglais-népali permettant aux officiers anglais de l'armée des Indes de communiquer avec leurs hommes des régiments de Gurkhas. Le premier dictionnaire monolingue ne date que du début des années soixante (M.-C. Cabaud, c.p.).

Comme on s'y attend, tous ces ouvrages ont été conçus par des Occidentaux étudiant les langues 'exotiques', mais un extraordinaire cas inverse tout récemment étudié mérite une mention spéciale. La Newberry Library de Chicago renferme sous le nom de Manuscrit Ayer 1478 un dictionnaire trilingue espagnol-latin-nahuatl, qui est fondamentalement le *Vocabulario de romance en latin* d'Antonio de Nebrija avec ajout de traductions nahuatl. Des indices clairs montrent que ce manuscrit est en fait une copie d'un manuscrit antérieur qui ne nous est pas parvenu. Il est datable entre 1530 environ et le premier quart du 17ème siècle. L'œuvre a été faussement attribuée à Fray Bernardino de Sahagún, mais si son auteur demeure en fait inconnu, celui-ci nous réserve une surprise de taille. En effet, l'examen minutieux du manuscrit par Frances Karttunen et par Mary Clayton[83] montre que l'auteur confond des sons espagnols et commet des erreurs de traduction qui démontrent sans ambiguïté que sa langue maternelle n'est pas l'espagnol, mais le nahuatl[84]. La conclusion est ainsi absolument remarquable: 'What we have in fact is not intended to be a Nahuatl dictionary at all, but rather a Spanish dictionary – the result of a Native American lexicographer observing and collecting linguistic data on his conquerors [. . .]. The author of the glosses was a native Nahuatl speaker [. . .]. [He] may have been the first American practitioner of linguistics' (Clayton 1989). Le domaine amérindien, dont nous allons maintenant traiter plus amplement[85], nous offre donc un cas extraordinaire dans la lexicographie, en

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

même temps qu'un témoignage admirable de la capacité d'un colonisé à s'approprier le savoir et la langue du colonisateur.

b. *Le domaine amérindien*

Nous présenterons les données selon l'ordre chronologique et non selon la localisation précise des langues, ni suivant le groupe auquel on les attache habituellement (sur une récente tentative de regroupement, très controversée, voir Greenberg 1987).

La caractéristique frappante de la lexicographie et de la 'grammatographie' amérindiennes est tout simplement leur ancienneté. En effet le premier dictionnaire et la première grammaire quechua datent de 1540, soit une année à peine après le décret de Villers-Cotterêts et après le (premier) *Dictionnaire françois-latin* de R. Estienne, et plus d'un siècle avant la grammaire de Port Royal![86] Mais la date qui sert de point de repère par excellence est 1492, année charnière qui marque à la fois: a) la 'découverte' de l'Amérique, b) la culmination de la 'reconquista' de la péninsule ibérique par les Espagnols et donc leur affranchissement du pouvoir musulman, c) l'expulsion de Juifs de la péninsule[87], et d) la parution des premiers dictionnaire et grammaire d'une langue européenne vernaculaire, ceux de l'espagnol, composés par Elio Antonio de Nebrija. Le vocabulaire parut d'abord dans le sens latin-espagnol, la version en sens inverse paraissant trois ans plus tard, devançant R. Estienne d'un demi-siècle. Un détail capital concernant cet ouvrage est l'inclusion, parmi les mots espagnols, du terme *canoa*, emprunté au taíno (arawak), et intégré déjà (trois ans à peine après la découverte!) au trésor de la langue par le père de la lexicographie et de la grammaire espagnoles.

Nous ne savons rien sur d'éventuels travaux lexicologiques avant la *Rencontre* (terme retenu dans le monde hispano-américain pour combler le fossé entre *découverte* et *invasion*). S'il en existait, ils appartenaient sans doute à l'oralité, car en dehors de la Méso-Amérique, l'écriture était inconnue des indigènes d'Amérique.

En tout cas, pour ce qui est des dictionnaires attestés, certains ont été établis très rapidement après le contact avec les Européens. Ainsi, dès 1600, on disposait déjà de bilingues (vers l'espagnol) pour pas moins de cinq langues mexicaines. D'abord pour le nahuatl parut en 1555 à Mexico le plus ancien dictionnaire, intitulé (*Aquí comiença*) *vn vocabulario en la lengua Castellana y Mexicana* par Fray Alonso de Molina, huit ans après la première grammaire. En 1571 le même Molina publia un dictionnaire étendu, réédité en fac-simile en 1970, et demeuré encore aujourd'hui un des deux seuls grands répertoires de nahuatl classique, le *Vocabolario de la lengua mexicana*. Peu de temps après sortirent des dictionnaires pour le tarasque (1559), le tzeltal (1571), le zapotèque (1578), et le mixtec (1593) (McQuown 1967: 4).

Les conditions d'apparition de ces travaux dépendent directement de décisions ecclésiastiques aussi bien que de la politique de la Couronne d'Espagne, les objectifs de l'une et l'autre instance pouvant coïncider ou diverger assez fortement (Landar 1986; Suárez 1983). Du côté de l'Eglise, le concile de Trente (1545–1563) avait encouragé l'évangélisation dans les langues vernaculaires, allant jusqu'à interdire de confesser les indigènes dans une autre

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

langue que la leur, obligeant ainsi les prêtres à apprendre les idiomes du cru[88]. Par ailleurs, assez rapidement après le début de la Conquête (1550, 1555), des décisions de la Couronne et de ses représentants en Nouvelle Espagne stipulaient que les prêtres devaient apprendre les langues de leurs futurs convertis, non seulement pour propager le christianisme, mais aussi parce que cela favorisait l'imposition. Parfois les missionnaires renâclaient un peu, comme ces Capucins en milieu caribe, qui protestaient avec une certaine impertinence que l'apprentissage de ces langues était une tâche impossible. L'Eglise maintint sa politique d'évangélisation dans les langues indigènes, mais il est vrai que le déclin d'influence des ordres monastiques, qui avaient été les plus zélés dans l'apprentissage de ces langues, au profit des prêtres séculiers, qui n'avaient jamais manifesté un égal enthousiasme, contribua à réduire l'activité linguistique des milieux ecclésiastiques. De plus, les conceptions du pouvoir politique évoluèrent sensiblement. Au 16ème siècle, il y avait bien eu une tendance à exiger l'enseignement de l'espagnol (ordonnance de 1550), mais devant la résistance des ordres religieux, il avait fallu faire machine arrière. Plus tard, au contraire, se manifesta l'influence du climat intellectuel, qui, au 18ème siècle, vit l'épanouissement des idées des Lumières hostiles à l'hétérogénéité linguistique, notamment parce que les admirateurs du despotisme éclairé ne concevaient pas un état sans une forte uniformité. En 1770 une Cédule royale finit par imposer l'enseignement de l'espagnol, dans le but avéré d'obtenir à terme la disparition des langues indigènes. Quoi qu'il en soit de ces avatars, beaucoup des ouvrages compilés par ces missionnaires étaient remarquables. Bornons-nous à une observation. Fray Antonio de los Reyes, en plein 16ème siècle, est capable de saisir que le mixtec est une langue à tons, et de nous fournir en conséquence quelques exemples de paires minimales (Arana et Swadesh 1965: 17). Il faudra parfois attendre le 20ème siècle pour retrouver un tel degré de perspicacité.

Il serait abusif d'attribuer la totalité de l'œuvre lexicographique datant des 16ème et 17ème siècles et consacrée aux langues amérindiennes au seul but utilitaire de fournir aux prêtres un outil pour leur activité missionnaire, même si c'est bel et bien le moteur de la plupart des auteurs. Même dans les cas, majoritaires, où il s'agit d'ecclésiastiques se fixant un but autre que strictement linguistique, on s'aperçoit souvent de l'attraction qu'exerce la langue inconnue sur celui qui codifie et traduit son vocabulaire. Aussi bien de ces pères Jésuites, Dominicains, Capucins, Augustiniens, ont trouvé des rapprochements entre les idiomes aborigènes et les langues classiques, allant assez fréquemment jusqu'à comparer des items lexicaux.

Au reste certains de ces lexicographes sont mus par un véritable esprit scientifique, souvent lié à un esprit d'aventure: c'est sans doute le cas parmi eux des non-Espagnols, tels Yves d'Evreux (1614) et John Davis (1666), mais aussi, certainement, d'Espagnols et de Portugais qui ont déployé des trésors d'imagination pour rendre dans leur langue maternelle des concepts qui leur étaient étrangers.

Souvent, la démarche même est linguistique au sens propre du terme. Ainsi, Alonso de Molina (1571) tient à avertir le lecteur, entre autres, du fait qu'il ne se privera pas de créer des néologismes tant en nahuatl qu'en espagnol (!) pour

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

rendre compte de notions qui n'existent pas dans la langue cible: ce faisant, il place les deux langues sur un pied d'égalité, et du moins à ce niveau-là est tout sauf ethnocentriste. De même, il précise que les matériaux proviennent de Mexico et de Tetzuco, car c'est là que le nahuatl est le mieux parlé, considération dialectologique qui s'accompagne d'une remarque phonologique avant la lettre 'unas vezes se ponen u por o y otras o por u porque los Yndios en la pronunciación las varian indiferentemente'. Ludovico Bertonio (1612) dit pour sa part que 'estos Aymaraes tienen muchas pronunciaciones que no tienen los Españoles [. . .], por esto es necesario buscar algun modo de ortografia que enseñe a pronunciar bien lo que se escribe en su lengua'.

L'activité lexicographique qu'ils inaugurent commence en 1540 et se poursuit sans discontinuer jusqu'à nos jours. Nous avons choisi de donner en fin d'article (voir l'**Annexe**) un inventaire complet des ouvrages composés aux 16ème et 17ème siècles, afin de montrer le foisonnement et la variété de cette œuvre, qui s'exerce sur la totalité du territoire contrôlé par les puissances ibériques. Ce foisonnement était perceptible déjà à l'époque, et d'après la mention 'el más copioso y elegante que hasta ahora se haya impreso' ('le plus copieux et élégant qui ait été imprimé jusqu'à présent'), qui accompagne le vocabulaire quechua de Juan de Martínez (?) de 1586, il s'était même instauré une sorte de concurrence parmi les différents auteurs, comme souvent par la suite en lexicographie.

Pour les langues des Caraïbes (voir Taylor 1977: 13–18), on a quelques brèves listes de mots avec leur traduction figurant dans des relations de voyage, comme la liste de 67 termes arawak et leurs équivalents anglais recueillie en 1594–95 par Robert Dudley à Trinidad et publiée en 1600[89], et la liste de 15 termes shebayo recueillie également à Trinidad par De Laet, et publiée par celui-ci dans son *Novus Orbis* (1633). Le même De Laet a publié une liste de termes yao (Trinidad). Quant à la vénérable langue taíno (la plus ancienne langue rencontrée par les Espagnols), elle est connue par environ 200 mots mentionnés çà et là dans les récits espagnols et italiens des 15ème et 16ème siècles, et non par des listes. Or, là encore, il va de soi que nous considérerons en priorité les listes de mots, si courtes soient-elles, plutôt que les gloses de mots éparpillées dans telle ou telle œuvre.

Une dernière observation s'impose sur la lexicographie amérindienne: elle comprend essentiellement des ouvrages traduisant un vernaculaire indien en un vernaculaire européen (l'espagnol), le latin y jouant un rôle très subalterne[90].

c. *Des dictionnaires oraux*

Arrivés à ce point, en réfléchissant à la matière du présent article, nous avions voulu poursuivre par une question insolente et agiter presque par jeu la spéculation que voici. Certaines cultures traditionnelles qui pratiquent souvent l'intermariage avec des cultures de langues différentes, et qui sont donc caractérisées par une pratique massive d'au moins deux langues (la langue du père et celle de la mère)[91], auraient pu en toute logique générer des listes bilingues. Certes il se trouve que ce sont des cultures techniquement 'primitives' et sans écriture. Resterait à savoir toutefois si certaines de ces cultures connaîtraient des listes lexicales bilingues – ou monolingues – à transmission purement orale, des 'dictionnaires oraux', éventualité qui justifierait une incursion systématique

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

dans la littérature ethnologique, même si, a priori, l'existence de telles listes pourrait paraître douteuse. Or une publication toute récente sur les Peuls (Guinée, Mali) par l'ethnolinguiste Christiane Seydou montre qu'une telle conjecture était parfaitement justifiée[92].

Les Peuls cultivent un genre poétique appelé *mergol* où, dans de subtils entrelacs de jeux stylistiques portant sur les sonorités et le rythme, s'exaltent la virtuosité et la science du récitant. Ces déclamations touchent aux sujets les plus variés sous forme de récits, louanges, souvenirs, etc., qui du reste peuvent associer les thèmes les plus disparates en apparence, et qui sont de longueur également fort variable. Or, fréquemment, certains de ces mergi (pluriel de 'mergol') peuvent contenir des listes de mots, ou même être constitués complètement d'une liste lexicale – la finalité de tels répertoires étant au demeurant plus artistique que didactique. 'Ces listes couvrent un champ sémantique unique (catalogue d'oiseaux, d'instruments de pêche, de toponymes . . .) ou bien regroupent des objets formant un ensemble (inventaire des articles de marché, par exemple)' (Seydou 1989: 317). A l'intérieur de chaque liste, l'ordonnance des mots n'obéit qu'à des critères formels de la poétique peule, et non à une organisation en sous-catégories. Par exemple, une liste de toponymes ne reproduira jamais un itinéraire effectif[93].

Devenus virtuoses dans l'utilisation des listes, c'est-à-dire en fait de dictionnaires thématiques oraux, les Peuls en sont venus occasionnellement à établir de véritables dictionnaires oraux bilingues versifiés[94], dont deux exemples sont bien attestés. Il s'agit d'abord d'un lexique arabe-peul, à objectif didactique, visant à inscrire dans la mémoire d'étudiants peuls un vocabulaire de base de 365 termes arabes de la vie courante (et sans orientation religieuse, notons-le), sous la forme d'un poème de 110 vers composé sur un modèle métrique arabe et permettant ainsi une mémorisation plus aisée. Mis à part l'observation des règles métriques, le regroupement des mots est fondamentalement sémantique, bien que, sous la pression des contraintes formelles, il puisse y avoir éclatement de certains groupes sémantiques en divers points du poème. Sont donc associés des termes appartenant à un même champ sémantique (parties du corps, animaux, vêtements, etc.), ou bien des antonymes (soleil/ténèbres, doux/amer, etc.), ou des termes liés par la métonymie ou la métaphore (abeille/miel/cire, feu/fumée, village/maison, etc.). Un exemple de vers en donnera une petite idée (l'arabe est mis conventionnellement entre crochets droits pour le distinguer du peul, et la traduction française figure en-dessous):

> [r-rīhu] henndu, [wa-l-hawā] ko weeyo
> [le vent] vent, [et l'air] c'est air

Le deuxième dictionnaire oral, un lexique bambara-peul, constitue une portion d'un mergol de 2200 vers dû à un fameux aède peul nommé Yérowal et enregistré au Mali en 1973. Christiane Seydou indique que Yérowal y 'a inséré un lexique bambara-peul de cent soixante-douze mots (s'étalant sur deux centaines de vers), entre l'éloge d'un Peul et de ses troupeaux et une longue énumération de cent-neuf toponymes suivie, pour clore l'œuvre, de la glorification de l'élément "feu". Cette longue liste lexicale surgie là comme une digression désinvolte au détour d'un vagabondage poétique, est en fait – comme le

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

clou d'un spectacle d'acrobaties annoncé par un roulement de tambour – introduite par une interpellation de l'auditoire en forme d'autolouange [. . .]. Choisir pour sujet de mergol un lexique bilingue, c'est, à l'instar des héros chevaleresques des épopées peules, créer délibérément la situation la plus périlleuse pour avoir le double honneur de l'affronter – sans y avoir été contraint par autre que soi-même – et d'en sortir vainqueur devant tous' (Seydou 1989a). Ce dictionnaire bilingue ayant une fonction esthétique et ludique, le principe de regroupement des termes n'est plus sémantique, mais strictement formel, puisqu'il s'agit, pour l'essentiel, de la combinaison d'une structure prosodique (le schéma de base du vers étant une séquence de six mores) et de récurrences des sonorités initiales des mots, à savoir la rime inversée[95] et l'allitération, le tout selon des agencements extrêmement subtils qu'il ne nous est pas loisible de détailler ici. Dépouillés de la forme poétique qui en fait le véritable intérêt, les vers de ce dictionnaire se présentent sous des équations telles que: 'X [le mot bambara] c'est Y [le mot peul]', ou bien 'X ils disent Y', ou bien 'X est nom de Y', voire simplement 'X Y'.

Il n'est pas besoin d'insister sur le fait que ces données peules sont capitales pour la métalexicographie générale, car elles suggèrent la possibilité de dictionnaires purement oraux chez d'autres peuples sans écriture. Elles laissent du même coup entrevoir la possible existence de dictionnaires *avant* l'apparition de l'écriture[96]. Il est d'autant moins invraisemblable d'envisager de tels dictionnaires que l'utilisation explicite de listes de mots est connue dans d'autres cultures: 'Les enfants tukano, alors qu'ils apprennent la langue paternelle – qui deviendra *leur* langue –, se voient inculquer, de façon très explicite, des listes de mots par la mère dans la langue de cette dernière' (Queixalos 1989: 59, citant des données recueillies par Sorensen)[97].

12. Conclusion

Notre enquête aura permis de rassembler des faits habituellement éparpillés au gré de publications spécialisées, de constater que ces faits sont massivement contraires aux affirmations usuelles, et enfin d'avancer pour eux des explications systématiques. En premier lieu, nous avons pu constater que dans la majorité des cas que nous avons recensés, le dictionnaire monolingue précède le dictionnaire bilingue[98]. C'est au demeurant ce que l'on devait attendre, car les grandes civilisations anciennes à écriture étaient centrées sur elles-mêmes. Dans ces cas, l'antériorité des dictionnaires bilingues ne serait concevable, mis à part les exemples des familles turke et mongole déjà expliqués, que dans des civilisations où co-existent plusieurs langues. Mais on a vu que même dans le cas de la civilisation symbiotique suméro-akkadienne, il a suffi que le prestige d'une composante (la sumérienne) soit dominant, pour que les listes monolingues fassent leur apparition avant les bilingues.

On a vu que les premiers dictionnaires des langues européennes étaient des bilingues parce que les sociétés européennes ont eu des textes fondateurs rédigés dans des langues étrangères plutôt que dans des dialectes de leurs langues vernaculaires.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Pour en revenir aux cas 'normaux', on peut donc voir se dégager des conclusions très accusées pour les premières productions de l'activité lexicographique. Nous avons vu se distinguer deux grands types, qui paraissent bien correspondre à deux stades historiques. Dans les deux plus anciennes civilisations au sens classique du terme, Sumer et l'Egypte, on a élaboré des listes 'profanes' destinées à la formation des futurs 'cadres' de la bureaucratie étatique. Cela n'implique nullement, par exemple, que la religion ait joué un rôle mineur en Mésopotamie, au contraire, mais il est de fait qu'on ne trouve pas vraiment dans le pays d'entre deux fleuves l'équivalent de la Bible, d'Homère, de Confucius, du Coran, ou des Vedas, du moins ramassé en un seul texte dominant tous les autres. On pourrait en dire autant de l'Egypte.

Nous avons constaté également que le dictionnaire de langue et l'encyclopédie dérivent probablement d'une même source, ce qui n'est pas sans conséquence théorique, car ici la commune origine est probablement la manifestation d'une parenté conceptuelle profonde, attestée dans un grand nombre de civilisations.

Dans les autres cas (mondes indien, chinois, grec, arabe, juif, persan), l'impulsion des premiers dictionnaires écrits vient de la nécessité d'éclaircir des termes obscurs, rares, ou anciens, spécialement ceux qui se rencontraient dans les œuvres classiques fondatrices de chaque culture, notamment les écrits religieux ou assimilés, ou à l'occasion dans des écrits poétiques[99]. Certes, on pourrait aller jusqu'à soutenir qu'il s'agit presque là, au moins dans un certain sens, de dictionnaires inter-dialectaux, le mot 'dialecte' étant mis pour toute variété de langue, tant en synchronie qu'en diachronie, puisque, diachroniquement, on glose les termes d'un 'dialecte' gagné peu à peu par l'obscurité, par ceux d'un 'dialecte' postérieur[100].

De la sorte, la distinction tranchée entre 'monolingue' et 'bilingue' devient parfois difficile à établir: il existe des dictionnaires monolingues (c'est-à-dire qui fournissent une explication du sens en utilisant la langue dont est tiré le mot) qui donnent en outre des traductions dans une ou plusieurs autres langues. Il existe aussi des dictionnaires qui fournissent des définitions dans une autre langue que celle dont est tiré le mot à définir. On pourrait considérer, en se plaçant du point de vue de l'utilisateur, qu'un dictionnaire est bilingue ou monolingue selon que sa fonction principale est de comprendre une langue étrangère (bilingue) ou de décrire une langue de l'intérieur (monolingue)[101]. Mais la difficulté de distinguer strictement entre eux provient du fait qu'il n'est pas facile de décider jusqu'à quel moment deux codes linguistiques peuvent être considérés comme deux variétés d'une même langue, et à partir de quand ils deviennent des langues différentes. On peut par exemple poser le problème en ces termes dans le cas de la longue évolution égypto-copte sur plus de quatre millénaires et demi.

Parmi les autres observations que nous avons pu dégager, notons celle-ci: la conquête de la systématicité du traitement lexicographique est progressive. Ainsi en est-il pour l'utilisation de l'ordre alphabétique (ou phonologique), puis pour son extension à l'ensemble des lettres du mot, à partir d'une seule lettre de début (ou de fin), comme on le voit avec les exemples de l'hébreu, de l'arabe, des langues européennes, du sanskrit, du tamoul. Il faut dire que, si le répertoire n'est pas trop vaste, il suffit de la première lettre pour retrouver le

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

terme sans trop de difficulté, la tâche devenant considérablement plus pénible au fur et à mesure que les dictionnaires deviennent plus volumineux. Sans compter que la systématisation du classement entraîne la nécessité de lemmatiser.

On pourrait constater cette conquête progressive de la systématicité dans d'autres domaines. Voir ainsi ce qui se passe avec les étiquettes d'usage, pour lesquelles actuellement encore pratiquement aucun dictionnaire n'est vraiment systématique. Il faut dire que, pour une part, la systématicité est difficile avant l'apparition des techniques de balayage intégral que seuls permettent vraiment les programmes d'informatique[102]. Peut-être aussi la vision si fréquente du lexique comme conglomérat de singularités freine-t-elle un traitement d'ensemble.

En tout cas on retrouve une situation qui a des parallèles ailleurs, par exemple dans l'histoire de l'écriture, avec ce qu'on est convenu d'appeler l'invention de l'alphabet. Une intuition correcte peut ne pas donner tous les résultats escomptés parce qu'on n'a pas eu l'audace de la pousser jusqu'au bout. Ceci ne doit aucunement nous conduire à sous-estimer les progrès même partiels que nous avons pu relever à certaines périodes de l'histoire, puisque, *mutatis mutandis*, nous ne faisons pas mieux à notre époque.

Le lecteur n'aura pas manqué aussi de distinguer un trait récurrent dans les cultures les plus diverses, et d'une importance significative: la fréquence du regroupement des mots par champs sémantiques, dans des dictionnaires conceptuels à la Roget, qui peuvent constituer un pont entre l'encyclopédie et le dictionnaire[103]. Ceci semble bien constituer l'organisation la plus naturelle du lexique, mimant un découpage fonctionnel du monde référentiel – outre le fait qu'étant non formelle, une telle organisation est évidemment la moins dépendante envers les divers systèmes d'écriture[104]. On sait que, de nos jours, après une évolution couvrant toute l'histoire de la lexicographie depuis ses toutes premières manifestations, soit plus de cinq millénaires, les vertus de cet agencement ne sont pas épuisées, loin s'en faut.

Enfin, les exemples du peul nous permettent d'entrevoir l'existence de dictionnaires monolingues ou bilingues oraux chez les peuples sans écriture, et par suite, de toute une lexicographie qui n'a certes rien de nécessairement 'sauvage', l'apparition de l'écriture ne constituant pas un point de rupture aussi radical qu'on aurait pu le penser[105]. Ici, nous ne pouvons que souscrire à la pénétrante thèse de Christiane Seydou, contre les thèses fameuses de Goody: 'Ces deux exemples différents mais complémentaires qu'offre la littérature peule[106] [. . .] ne remettent-ils pas notamment en question la liaison trop souvent établie entre la pratique de l'écriture et les divers processus de conceptualisation et d'organisation applicables au phénomène linguistique, tels que: la capacité d'isoler les lexèmes, et, en ceux-ci, les phonèmes; l'instauration de classifications et l'établissement de listes; "la formulation explicite de systèmes catégoriels ou de champs sémantiques" et enfin, la rhétorique elle-même?'[107]. Certes, Goody se refuse à trop attribuer à l'écriture: 'Une fois de plus, il faut faire attention à ne pas tracer des lignes de démarcation trop nettes. Bien que l'écriture ait contribué à tracer de nouveaux types d'opérations formelles et logiques, cela s'est fait initialement en rendant explicite ce qui était implicite

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

dans les cultures orales, qui n'étaient ni prélogiques ni même alogiques, hormis au sens le plus restrictif de ces termes' (Goody 1986: 182). Toutefois, cela va encore plus loin, puisque même l'usage explicite de listes lexicales ne dépend pas de l'écriture.

D'une manière plus générale, il est incontestable qu'en les rendant consultables aisément l'écriture favorise puissamment l'établissement de listes, énumérations, registres, répertoires de toutes sortes, tels que: comptes, factures, rôles fiscaux, cadastres, recensements, généalogies, annales, calendriers, itinéraires, rituels, ainsi, évidemment, que les listes lexicales[108]. Mais l'écriture n'est nullement une condition sine qua non. Plus précisément pour notre sujet, Goody a probablement raison de lier à l'apparition de l'écriture des êtres complexes tels que les 'tableaux' (organisation d'items en colonnes et rangées), qu'on ne conçoit guère que visuellement, mais la liste organisée peut précéder l'écriture dès l'instant qu'elle constitue un objet dûment structuré en vue d'une appréhension mnémotechnique, donc un 'texte' – étant entendu qu'on rangera aussi bien sous cette dénomination des productions orales.

Il faut ainsi postuler comme hypothèse de travail reposant sur des indices ethnologiques avérés qu'en amont des listes lexicales écrites les plus vénérables, celles des Sumériens et des Egyptiens, avaient pu exister des listes transmises oralement pendant de nombreuses générations, et que lorsque l'écriture fit son apparition, les hommes savaient *déjà* ranger les mots en répertoires, cette capacité n'étant commandée par rien d'autre que l'opération naturelle de leur esprit, pour le fond semblable en tous lieux et en tous temps.

Annexe sur les dictionnaires de langues amérindiennes

Cette annexe comprend une liste d'ouvrages de lexicographie amérindienne (voir supra section 11. b) qui vise à être complète pour les 16ème et 17ème siècles. Il s'agit dans tous les cas de *bilingues*, très souvent dans les deux sens, les rares monolingues n'apparaissant qu'au 20ème siècle sous la forme de thèses ou de publications savantes. On a ajouté également des titres postérieurs à l'époque des pionniers, mais qui présentent des caractéristiques particulières, soit parce que la langue cible n'est pas l'espagnol, le portugais, ou le latin, soit parce qu'y sont regroupées plusieurs langues indigènes à la fois. En effet, ces travaux sont relativement abondants, y compris de nos jours, si bien que le *Vocabularios comentados* d'Abregú Virreira (Buenos Aires 1942) est en fait un dictionnaire plurilingue fondé sur des ouvrages précédents, mais augmenté et commenté, et confrontant les langues suivantes: espagnol, quechua, aymara, araucan, guaraní, toba, lule, tonocoté. A un autre type d'ouvrages appartiennent les divers *Diccionarios de Americanismos*, c'est-à-dire les monolingues espagnols consacrés aux mots empruntés par cette langue aux langues amérindiennes: le plus récent, qui sera sans doute le plus complet, est en cours de compilation à l'Université d'Augsbourg, sous le titre de *Nuevo Diccionario de Americanismos (NDA)*.

Nous indiquons le titre de l'ouvrage, suivi de l'endroit et de l'année de parution et du nom de l'auteur. Lorsqu'on donne les titres de Catéchismes, de

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Narrations de voyages, etc., il est entendu que ces ouvrages contiennent des listes de mots traduits dans la langue de l'auteur, d'où leur apparentement au genre lexicographique.

Arte, vocabulario, sermones [. . .] en quichua. Ms., Lima, 1540. Pedro Aparicio.

Vocabulario en la lengua Castellana y Mexicana. Mexico, 1555 rééd. 1571, 1937. Alonso de Molina.

Vocabulario en lengua de Mechuacán. Mexico, 1559. Maturino Gilberti.

Lexicon o Vocabulario de la lengua general del Perú. Valladolid, 1560. Domingo de Santo Thomas.

Vocabulario Mixteca. Ms., 1564, 1578. Juan de Córdova.

Diccionario de la lengua Maya. Mexico, 1571. Luis de Villalpando.

Vocabulario Cakchiquel. Ms., fin 16ème siècle. Anonyme.

Arte y diccionario [. . .] en lengua Michuacana. Mexico, 1574. Juan Baptista de Lagunas.

Vocabulario en lengua Zapoteca. Mexico, 1578. Juan de Córdova.

Arte y vocabulario en la lengua general del Perú llamada quichua y en la lengua española, el más copioso y elegante que hasta ahora se haya impreso. Los Reyes, 1586. Juan Martínez (?). Rééditions en 1603, 1604, 1614 (v. Rivet et Créqui-Monfort 1951).

Diccionario Azteca-Castellano-Latino. Ms., 1590. Attribué faussement à Bernardino de Sahagún.

Lexica et praecepta grammatica [. . .] in quinque indorum linguis, quarum usus per Americam australem, nempe Puquinica, Tenocotica, Catamarcana, Guaranica, Natixana sive Mogosina. Ms., 1590. Alonso de Bárzana.

Apuntamiento para el arte y vocabulario de la lengua quichua. Ms., 1590. Alonso de Bárzana.

Arte y vocabulario de la lengua toba con un léxico toba-castellano. Ms., fin 16ème siècle. Alonso de Bárzana.

Vocabulario en lengua Misteca. Mexico, 1593. Francisco Alvarado.

Arte en lengua Mixteca. Mexico, 1593. Antonio de los Reyes.

Arte Mexicana. Mexico, 1595. Antonio del Rincón.

Vocabulario quechua. Valladolid, 1600. Blas Valera.

Arte y Vocabulario de la lengua Quichua, Aymara y Española. Rome, 1603. Diego de Torres Rubio. Réédition en 1619.

Arte de Chibcha. Vocabulario y Confesionario de la lengua Chibcha. Ms., ca. 1604. Fray Diego de Acuña.

Vocabulario breve de lengua millcayac. Lima, 1607. Luis de Valdivia.

Doctrina Cristiana [. . .] con un confesionario, arte y vocabulario breves. Lima, 1607.

Arte y Vocabulario muy copioso en las lenguas generales y en romance. 1607 (?). Luis Hieronymo de Oré.

Vocabulario de la lengua general de todo el Perú llamada lengua Quichua, o del Inca. Los Reyes, 1608. Diego González Holguín.

Vocabulario manual de las lenguas castellana y Mexicana. Mexico, 1611. Pedro de Arenas.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Arte de la lengua Aymara, con una silva de Phrases de la misma lengua, y su declaración en Romance. Chucuyto (Pérou), 1612. Ludovico Bertonio.
Vocabulario mosco. Ms., 1612. Anonyme.
Vocabulario de la lengua Aymara. Chucuyto (Pérou), 1612. Ludovico Bertonio.
Voyage dans le nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614. Paris, 1607. Yves d'Evreux.
Diccionario y gramática Chibcha. Ms., 1618–1622. Anonyme.
Gramática y Vocabulario en quichua, aymara y castellano. Seville, 1619. Diego de Torres Rubio.
Diccionario Motul (maya) – Español, Ms., ca. 1620. Fray Antonio de Ciudad Real (?). Rééd. Juan Martínez Hernández, 1969, Mérida.
Vocabulario na Lengua brasílica. Ms., 1621. Anonyme, rééd. Plinio Ayrosa, 1938, Saõ Paulo.
Vocabulario de la lengua Guaraní. Ms., 1624. P. Velásquez (?).
Diccionario Castellano-Cholti. Ms., 1625. Anonyme, rééd. Francisco Morán, Baltimore, 1935.
Doctrina y enseñanza de la lengua Mazahua. Mexico, 1637. Diego de Najera y Yanguas.
Arte y bocabulario de la lengua Guaraní. Madrid, 1640. Antonio Ruiz de Montoya.
Arte y vocabulario en lengua Mame. Mexico, 1644. Diego de Reynoso.
Arte de la lengua mexicana con la declaración de los adverbios della. Mexico, 1645. Horacio Carochi.
Dictionnaire de la langue Galibi. In: Aulir, *Voyage de la France Equinoctiale en l'Isle de Cayenne.* Paris, 1664. Antoine Biet.
Dictionariolum nominum et verborum linguae Brasilensis maxime communis. Leyde, 1648. P. Manuel de Moraes.
Dictionnaire caraibe-françois. Auxerre, 1665. Raymond Breton.
Dictionnaire françois-caraibe. Auxerre, 1666. Raymond Breton.
The history of the Caribby islands, with a Caribbian vocabulary rendered into english. Londres, 1666. John Davis.
Vocabulario y catecismo de la lengua campa, pira y cuniba. Quito, 1685. Enrique Richter.
Lucerna Yndica y traducción paraphrastica de todos los evangelios [. . .] copioso y curioso vocabulario [. . .] en quechua. Ms., ca. 1690. Esteban Sancho Melgar de Santa Cruz.
Arte y vocabulario de la lengua morocosi. Madrid, 1699. Anonyme.

Notes

[1] Deux des co-auteurs (C. B. et H. B.) sont membres du Centre de Recherches en Terminologie et Traduction de l'Université Lumière. Nos remerciements vont aux collègues qui nous ont généreusement fourni des informations générales, des observations, ou des compléments sur diverses langues: A. Athitan (Madurai Kamaraj University) et Gregory James (Hong Kong University of Science and Technology) pour le tamoul, Marie-Christine Cabaud (Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris) pour le népali, Michel Casevitz (Université Lumière, Lyon) pour le grec, Maurice Coyaud (Centre National de la Recherche Scientifique, Paris) pour le chinois,

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Alain Daniel (I.Na.L.C.O.) pour le khmer, Gerhard Doerfer (Göttingen) pour les langues turkes, W. G. Lambert (Birmingham) pour le domaine mésopotamien, Gilbert Lazard (Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris) pour le persan, René Lebrun (Institut Catholique de Paris) pour le hittite, J. P. Mahé (E.P.H.E.) pour l'arménien, Jürgen Osing (Bonn) et Pascal Vernus (E.P.H.E.) pour l'égyptien, Maxime Rodinson (E.P.H.E.) pour le guèze, ainsi que Christiane Seydou (C.N.R.S.), Robert Ilson, et un lecteur anonyme. Une version préliminaire du présent article, ensuite très remanié et augmenté, avait bénéficié des remarques de Paul Fenton (Université Jean Moulin, Lyon) pour l'hébreu, et de Hassan Hamze (Université Lumière) pour l'arabe. Toute erreur serait de notre seul fait. Nous n'avons pas pu prendre connaissance des deux volumes parus de l'*International Encyclopedia of Lexicography* (F. J. Hausmann et alii, eds., Berlin: Walter de Gruyter), qui semblent devoir contenir des informations utiles, mais qui, outre l'ampleur différente, ne sont évidemment pas conçus dans la même optique. Le présent article n'a aucune prétention à l'exhaustivité, et l'on ne devra pas s'étonner par exemple de l'omission de la lexicographie en Birmanie, en Thaïlande, au Laos, ou en Corée, etc. Mais il souhaite apporter un éclairage nouveau sur la métalexicographie en explorant des domaines souvent négligés: voir encore tout récemment les 'trous' linguistiques significatifs dans la bibliographie méticuleuse de Cop (1990).

[2] On la trouve entre autres dans les travaux suivants: Collison (1982); Hayashi (1978); Kristeva (1981: 74); Matoré (1968: 42); McDavid (1979: 24); Rey (1982). Cette affirmation est même enchâssée précieusement dans l'article *dictionary* de l'*Oxford English Dictionary*.

[3] La source la plus commode est Cavigneaux (1980–1983). Voir également Cavigneaux 1976. Aussi, mais en considérablement plus bref: Civil (1975).

[4] Plus généralement, on peut dire que Sumer était obsédée par les listes de toutes sortes: sur cet aspect de l'activité classificatrice de la civilisation mésopotamienne, voir Bottéro (1987). En Mésopotamie, les listes lexicales peuvent même engendrer des compositions littéraires: 'A text may consist mainly of a listing of the terms of a lexical set. Each term is encased in a fixed repeated formula and provided with a comment' (Civil 1987: 37; voir aussi Civil 1961, 1968). Sur les rapports entre listes et écriture, voir la fin du présent article.

[5] Sur ces écoles mésopotamiennes, voir Kramer (1963); Kramer (1986); Krecher (1969); Landsberger (1956); Pettinato (1982: XXVIII) pour les grades des maîtres d'école à Ebla; Sjöberg (1975). Il y avait aussi un enseignement dans des maisons privées (Charpin 1990: 8). Sjöberg fait observer: 'The student was supposed to know the "tongue" (eme = *lišānu*) of several classes of priests, silversmiths, jewelers, shepherds, and master shippers. These "tongues" are doubtless the technical jargon, the words and expressions peculiar to these priests and professionals'.

[6] On peut même imaginer qu'il a pu exister des traditions orales de mémorisation de listes antérieures à l'apparition de l'écriture (Westenholz 1985: 295). Civil (1975: 130) indique ceci: 'The O[ld] B[abylonian] Nippur scribe [. . .] learned to associate sounds and meanings with the signs he was being trained to write from the teacher's oral instruction, and certainly not from consulting a tablet'. Landsberger (1956: 126): 'The teaching process relied on memorisation. Obviously this kind of teaching led to what we may call fluid or living traditions; it did not need libraries, archetypes, or *Vorlagen*; all these are innovations of later periods'. Black (1984: 3): 'These [the lists] could then be used as a sort of (memorised) dictionary, to teach not only writing but Sumerian as well'. Cette mémorisation était également pratiquée sur les listes trouvées en Anatolie (Lebrun, c. p.). Le terme sumérien pour 'réciter', 'mémoriser' est šid = akkadien *manû*. Sur les techniques d'enseignement, voir aussi Cavigneaux (1980–1983: 611, 616); Civil et alii (1979: 85). L'eduba mésopotamienne a probablement enseigné le dialecte eme-

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

sal (voir plus bas), mais ne semble pas avoir enseigné de langues étrangères. On connaît toutefois des vocabulaires qui comportent un assez grand nombre de mots étrangers, élamites, kassites, subaréens, etc. En sens inverse, à date très tardive (ler ou 2ème siècle de notre ère), on a des fragments de textes scolaires écrits probablement par des Grecs désireux d'apprendre le sumérien et l'akkadien, et qui transcrivent ces langues dans l'alphabet grec (Sollberger 1962).

[7] C'est-à-dire, en fait, la traduction du sumérien en akkadien, et non pas une définition du vocable sumérien. Cependant, comme nous l'indique W. G. Lambert, on trouve parfois des éléments de définition, avec l'expression 'ša. . .' ('de. . .'). Par exemple: ku.ud TAR = ḫarāmu ša parāsi: 'le signe TAR, prononcé kud, signifie ḫarāmu au sens de séparer'.

[8] Voir Falkenstein (1936). La liste des signes employés dans ces textes vient d'être publiée par Green et Nissen (1987).

[9] Cavigneaux note ceci: 'La liste était certainement déjà obsolète dès le milieu du IIIe millénaire, et pourtant elle fut pratiquée durant près de 1500 ans, ce qui montre bien que l'intérêt qu'on y attachait n'était pas utilitaire'. Elle est connue à Ebla (Pettinato et alii 1981: 3 sqq.), et elle a même été copiée chez les Hittites, avec traduction hittite des termes. Pour cette liste, voir Civil et alii (1969).

[10] Garelli assigne du reste aux assyriologues la tâche de 'mettre à nu la logique interne des recueils de présages et des compilations lexicographiques' (Garelli 1972: 40); on trouvera quelques pistes pour une première réflexion dans Cavigneaux (1980–1983). Dans une société imparfaitement connue de nous, cette logique interne peut nous échapper, parce qu'elle se fonde sur des relations que nous ne pouvons guère entrevoir. Remarquer ainsi les intéressantes observations sur ce sujet de Christiane Seydou (1989a: 304) sur les Peuls dont il sera question plus bas, où il est remarqué qu'en peul, l'association 'bourrelier/forgeron/tisserand/boisselier' repose moins sur le champ sémantique de l'artisanat que sur l'appartenance au groupe des gens 'de caste'. Seule une fine connaissance ethnographique permet une telle appréhension de la logique sous-jacente au regroupement lexical. Noter cependant qu'en Mésopotamie, on discerne plus ou moins certains principes organisationnels, comme l'acrophonie, ou plutôt l'acrographie (surtout représentée à Ebla: voir Pettinato et alii 1982), à savoir le classement en fonction du signe initial du mot, comme, mettons, dans la séquence gal_5-lá ('gendarme'), gal-kinda ('chef barbier'), gal-nimgir ('chef héraut'). Mais l'acrographie n'a pas mené les Babyloniens à concevoir un vrai classement formel systématique, une des raisons, selon Cavigneaux, étant 'la prédominance de l'enseignement oral: les listes ne sont des ouvrages de référence que secondairement, elles étaient d'abord *mémorisées* par les élèves'. Du reste certains principes lâches de classement des items des listes devaient avoir une valeur mnemotechnique (Cavigneaux, ibid.: 637).

[11] Bien sûr, il n'est nullement question ici des paradigmes verbaux sumériens figurant sur des documents qui constituent les plus anciens témoignages explicites de pensée grammaticale, plutôt que lexicale (voir les observations en note 20, plus bas). Nous verrons plus loin que certains ouvrages lexicographiques sanskrits ne compilent presque que des noms, tandis que d'autres étendent la compilation à toutes les parties du discours. La question de la restriction ou la non-restriction des dictionnaires à certaines parties du discours justifierait une étude particulière que nous ne pouvons conduire ici.

[12] Pour un bref résumé de la composition des zones thématiques, voir Bottéro. Publication des tablettes dans les *MSL*, vols. 5–11. Les catégories des listes lexicales recoupent très bien celles qu'expriment les signes de l'écriture appelés 'déterminatifs', signes non prononcés indiquant le champ sémantique auquel appartient le mot indiqué par le signe suivant ou précédent, et permettant de choisir entre plusieurs lectures d'un

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

signe polyvalent (Larsen 1987: 209; Green 1981: 360). Sur ces déterminatifs, voir la rapide introduction de Rude (1986).

[13] Dans la théorie classique, qui avait subi une éclipse, puis avait été remise à l'honneur par Igor Diakonoff, l'eme-gir était le dialecte des hommes, et l'eme-sal le dialecte des femmes. Cette conception a été récemment critiquée par une jeune sumérologue russe, qui considère qu'on a plutôt à faire à des variétés régionales (Bobrova 1989). En fait les deux thèses ne sont pas nécessairement incompatibles, au vu d'analogues dans d'autres langues, où les sexolectes recouvrent des variétés sociales/régionales/diachroniques (Boisson 1989a, et surtout Boisson 1989b, avec une bibliographie développée sur l'eme-sal).

[14] On en trouvera maints exemples dans les volumes des *Materialien zum sumerischen Lexikon*.

[15] On voit qu'ici les listes lexicales bilingues, ces 'proto-dictionnaires de traduction', n'apparaissent pas dans une société qui en a besoin dans ses rapports avec une autre société (comme c'est par exemple le cas des dictionnaires des nations modernes de l'Europe), mais dans une société à culture syncrétique pour laquelle elles constituent un outil interne.

[16] Marello (1989: 6) rappelle opportunément que ces listes comportant des traductions en langue éblaïte (une langue sémitique) sont encore négligées au profit des listes suméro-akkadiennes. Pour les listes bilingues d'Ebla, voir Pettinato (1981), Pettinato et alii (1982), Picchioni (1984), Lambert (1983), Lambert (1984), Von Soden (1984). Pour les listes monolingues, voir Pettinato et alii (1981). Voir aussi Nissen (1981), Pettinato (1978). On connaît des listes à trois colonnes: le logogramme sumérien, sa prononciation en syllabogrammes, et l'équivalent éblaïte, sinon systématiquement, du moins sporadiquement. On a pu dire que les Eblaïtes invitaient des professeurs sumériens, puisqu'on a la trace d'un 'professeur invité' de mathématiques venu de Kiš (Pettinato in Pettinato et alii 1981: XVIII, 269–270). Cependant, comme nous l'indique Lambert, il pouvait s'agir simplement d'un professeur parlant le sumérien, sans être nécessairement un Sumérien.

[17] On trouvera un bref exposé sur l'écriture sumérienne dans l'introduction du manuel d'assyriologie de Labat (1976, 1988) ou dans André-Leicknam et Ziegler (eds.) (1982). Voir également Durand (1977), Green (1981).

[18] Voir la reproduction d'une telle tablette dans André-Leicknam et Ziegler (eds.) (1982: 333).

[19] Cependant, 'le face-à-face d'un terme sumérien et d'un terme akkadien dans une liste ne signifie pas toujours leur équipollence, il peut signifier des relations du type: analogue à, comparable à, proche de, associé à, complémentaire de, et même parfois contraire de. . .' (Cavigneaux 1989: 113).

[20] Il ne nous est pas parvenu de traité de phonétique en forme, mais l'existence des tablettes notant la prononciation, ou même la simple existence des syllabogrammes, indiquent une réflexion phonétique élémentaire, encore que le système phonétique du sumérien, si différent de celui de l'akkadien, ait posé des problèmes d'interprétation insurmontables aux akkadophones (sur la prononciation du sumérien, voir Boisson 1989a et la bibliographie qui y est incluse). Noter aussi l'existence de documents servant à l'enseignement de la grammaire du sumérien aux scribes akkadophones (Black 1984). On a des éléments de conjugaison sumérienne à Ebla (Pettinato et alii 1981: 208) qui constituent le plus vieux paradigme verbal du monde. On connaît même quelques 18 termes techniques de la terminologie grammaticale akkadienne. Black envisage une hypothèse hardie, mais qui mérite d'être relevée: 'The possibility should certainly be considered that elements of Babylonian grammatical theory, in particular perhaps the use of actual logic forms as metalinguistic indicators, and the extreme reliance on

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

structural arrangement to convey the principles of analysis, were transferred to India and absorbed into the Sanskrit grammatical tradition'.

[21] Cavigneaux (1980–1983: 617, 633); Civil et alii (1969); Friedrich (1969: 3–4); Güterbock et Carter (1978); Krecher (1969); Landsberger et Hallock (1955); Laroche (1966); Laroche (1968); Lebrun (c.p.); Nougayrol et alii (1968: 230–249); Otten et Von Soden (1968); Thureau-Dangin (1931). Certains de ces dictionnaires s'expliquent par la présence d'étrangers, comme c'est le cas avec la colonie hourrite d'Ugarit.

[22] Reiner (1969: 56).

[23] Voir un exemple dans Goetze (1945).

[24] Et qui correspond au n° 60 des répertoires de Labat (1976) et de Borger (1981).

[25] C'est donc l'ancêtre lointain d'ouvrages comme Moser (1969) ou Rockey (1973) (listes d'homophones monosyllabiques en anglais), avec une traduction en plus!

[26] Il est donc également un peu déroutant de lire dans un article d'encyclopédie censément consacré aux dictionnaires (mais en fait presque uniquement aux dictionnaires de l'anglais) la mention que voici: 'A short Akkadian word list, from central Mesopotamia, has survived from the 7th century BC' (Read 1974). L'auteur ignore l'existence de listes sumériennes antérieures de plus d'un millénaire et demi, sans même parler des nombreuses listes bilingues du 3ème millénaire. Ceci n'est sans doute qu'une manifestation supplémentaire de l'ombre où est tenue la composante sumérienne de la civilisation mésopotamienne, au profit des seuls Assyriens et Babyloniens, oubli dont on trouve maints exemples dans les ouvrages d'histoire courants.

[27] Tout autant, par exemple, que certaines définitions qui incluent comme propriété définitoire du 'dictionnaire' le rangement alphabétique – ainsi dans le *Collins COBUILD English Language Dictionary* (1987), ce qui implique que les langues sans alphabet n'ont pas de dictionnaire.

[28] Notons même, pour anticiper sur ce qui sera dit plus loin, que les connaissances astronomiques précèdent l'apparition de l'écriture, comme on le voit à Stonehenge, ou dans la direction de certains signes du plateau de Nazca (Pérou). Il ne faut donc pas trop attribuer à l'écriture, par exemple quand on cherche à relier l'apparition de l'astrologie mésopotamienne à une conception suivant laquelle 'la création tout entière se présentait, aux yeux des antiques Mésopotamiens, comme une immense page d'écriture divine' (Bottéro 1991: 27).

[29] Pour les définitions et les typologies de dictionnaires, voir les mises au point de la thèse de Béjoint (1989: 17–72).

[30] Au moins à un stade ancien, on imagine difficilement un autre principe d'organisation pour un système d'écriture fondamentalement logographique. Le classement conventionnel en fonction de la complexité croissante du sumérogramme estimée par le nombre de 'clous' est une invention moderne des assyriologues, évidemment inspirée du modèle des clés dans les dictionnaires chinois: voir ainsi pour le sumérien le dictionnaire de Deimel, et pour l'akkadien les répertoires de Labat et de Borger, qui reprennent l'ordre et la numérotation de Deimel. Cependant le vieux glossaire sumérien de Delitzsch ou le nouveau dictionnaire sumérien de Philadelphie, dont un premier volume est paru sous la direction de Sjöberg, sont organisés par ordre alphabétique des mots, sans reproduction des signes cunéiformes, de même que le dictionnaire de Von Soden, ou le grand *Assyrian Dictionary* de l'université de Chicago, contrairement à la tradition sémitisante d'origine arabe de classer les mots suivant l'ordre alphabétique de leurs racines (encore représentée par le glossaire de vieil akkadien de Gelb).

[31] L'opposition entre macro-structure et micro-structure est reprise de Rey-Debove (1971: 20–21).

[32] Sauf, cas unique, dans le petit article d'encyclopédie de Gak (1977), qui prend la peine de mentionner des listes égyptiennes remontant à 1750 avant notre ère. Pour la

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

lexicographie égyptienne, voir le bref article d'Osing (1981), celui de Kaplony-Heckel (1974), la collection d'onomastica par Gardiner (1947), ainsi que les articles cités plus bas. J. Osing et P. Vernus nous ont aimablement fourni des références.

[33] Découverte par Reisner lors de l'expédition Hearst de 1904, et publiée par lui sans traduction. Voir: Reisner (1910); Brovarski (1987), avec une description détaillée. Brovarski étudie aussi une autre tablette trouvée dans le mastaba G 2000 de Gizeh, mais qui ne contient que des toponymes; nous n'en dirons donc rien. De même, nous mettrons à part une liste des dieux de Memphis remontant à l'Ancien Empire (voir Baines 1988). Remarquons simplement avec Baines l'existence ancienne de 'répertoires illustrés' en Egypte: 'One implication [. . .] is that the lists were works of sacred "literature"; the earliest literature will have been "onomastic" and pictorial in form. This is a very close parallel for Mesopotamia, where "lexical" lists are among the earliest tablets preserved, relatively at a much earlier stage than in Egypt; Egypt, however, has its characteristic additional genre of mixed picture and text'.

[34] L'irritation de l'éminent égyptologue s'explique par le fait, que malgré ses prétentions à dérouler un répertoire de 'toutes les choses', cet onomasticon laisse bien des *realia* de côté, mais se perd entre autres dans une section sur les différentes variétés de pâtisseries . . .

[35] Ces *Onomastica* ont été publiés par Gardiner (1947: vol. 1: 6–23, vol. 3: planches 1–6).

[36] Mais gardons-nous de conclusions hâtives à partir des seuls documents conservés. C'est ainsi qu'on dispose d'un exemple d'exercice scolaire linguistique remontant au moins à la 22ème Dynastie (945–730 av. J. C.), et consistant en paradigmes, c'est-à-dire en variations, sur des phrases données, du type: 'The crocodile hates him who breaks its eggs', 'The crocodile detests the one who breaks its eggs', etc. (voir Caminos 1968). On a même retrouvé un ostrakon avec la conjugaison d'un verbe (Donadoni 1980: 13). Voir aussi Roquet (1989: 141).

[37] Voir Osing (1989). Il s'agit du papyrus n° 7809/10 des Staatliche Museen de Berlin, mais certains fragments viennent d'être découverts au Louvre. Il comprend aussi des restes d'un manuel sacerdotal avec des listes de dieux.

[38] Voir Tait (1976), Tait (1982), et surtout Osing (1987a), Osing (1989), ainsi que Osing (1987b) pour des renseignements strictement linguistiques que l'on peut en tirer sur l'égyptien.

[39] Ce genre de liste est sans précurseurs.

[40] Sur la diglossie égyptienne, voir Donadoni (1980), Roccati (1980), Vernus (1988).

[41] Cette expression des égyptologues peut se discuter (voir Gelb 1963), mais peu importe ici.

[42] Voir ainsi Velten (1952).

[43] Voir Smith (1925). Ce document, conservé à l'Ashmolean Museum d'Oxford, a pu être composé par un scribe mésopotamien désireux d'apprendre l'égyptien.

[44] En particulier les lettres de (')Ab(d)u-ḥeba, roi de Jérusalem.

[45] Voir, entre autres, Haywood (1965).

[46] 'Perhaps Greece gave the Arabs the dictionary idea, and India the phonetic alphabet and certain ideas of dictionary arrangement' (Haywood 1965: 9).

[47] Voir Wild (1965). L'identité exacte de l'auteur est contestée. Comme pour Saussure, le maître n'est connu qu'à travers ses élèves.

[48] Le dictionnaire de Khalil a été réédité récemment à Bagdad en trois volumes (Hamze, c.p.).

[49] Voir plus bas pour les glossaires de l'arabe vers les langues altaïques.

[50] Nous avons bénéficié de la générosité de Maxime Rodinson, qui a mis à notre disposition des notes de cours sur la lexicographie du guèze.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

[51] Toutes les informations sur le persan viennent de Gilbert Lazard (c.p.).

[52] Sur la lexicographie indienne, on dispose d'un ouvrage très détaillé par Vogel (1979). Il ne traite que des ouvrages en sanskrit, et non du domaine dravidien, pour lequel nous avons consulté Dhamotharan (1978), James (1989) et Katre (1965), et bénéficié des observations de Gregory James.

[53] L'étymologie donnée par Vogel – d'après Mayrhofer – de *nighaṇṭu*, ou *nirghaṇṭa*, etc. est **nirgrantha* 'action de dénouer', 'décomposition'. Cf. Pinault (1989: 314).

[54] Le kawi ou kavi est le vieux javanais littéraire (8ème–14ème siècles).

[55] Gregory James prépare actuellement le premier ouvrage en anglais sur la lexicographie du tamoul.

[56] On l'avait cru perdu, mais le manuscrit de la Bibliothèque Nationale semble avoir été signalé par le dravidisant français Julien Vinson. Il a été réédité en fac-simile par Nayagam (1966).

[57] Parmi les lexicographes figurait le remarquable jésuite Anrique Anriquez (Henrique Henriques), le père des études tamoules, que Zvelebil appelle 'the first Western Tamil lexicographer, the first grammarian of spoken Tamil, and the first translator from a Western tongue into Tamil' (sur Anriquez, voir Zvelebil 1990: XV–XVIII). Il s'est aussi intéressé à la lexicographie du malayalam.

[58] Gregory James nous indique que le premier dictionnaire portugais-tamoul-cinghalais de Iacome Gonçalves (compilé au Sri Lanka) pourrait être antérieur.

[59] Voir Le Calloc'h (1985). Il a été récemment réédité (voir la bibliographie).

[60] Sur la lexicographie grecque et latine, voir notamment les synthèses dans les articles suivants d'encyclopédies: Forbes et Browning (1970), Goetz (1912), Mountford (1970), Tolkiehn (1925).

[61] Ainsi que nous le fait observer M. Casevitz, il est certes à noter qu'on trouve chez Hésychius des gloses de mots attribués à des Cariens, des Illyriens, des Macédoniens, mais ces peuples sont traités comme s'ils étaient des Grecs.

[62] Il serait en fait du 8ème ou du 9ème siècle (Marello 1989: 7).

[63] Ces premiers dictionnaires n'existent souvent que sous forme de manuscrits, dont certains n'ont pas encore été décrits (Stein 1990: 30).

[64] Informations de J. P. Mahé (c.p.).

[65] On trouvera des informations sur les dictionnaires chinois dans Norman (1988: 168–172, 28–34) et dans Xue Shiqi (1982). On trouve citées dans Marello (1989) les bibliographies de Chien (1986) et de Fu-mien Yang (1985), que nous n'avons pas pu consulter.

[66] 'The first known lexicographic work, *Shizhou*, dates back to the ninth century B.C., but unfortunately it has not survived' voit-on même affirmé (Xue Shiqi 1982: 151).

[67] Le regroupement en 19 classes sémantiques est repris au *Ji jiu pian* ('L'accomplissement rapide [des études]'), antérieur à la fondation de l'Empire en 221 av. J. C., ouvrage qui est une liste de 2016 mots sans définitions (Casacchia 1989: 434–435).

[68] Ils constituent naturellement un outil majeur pour les travaux de phonologie historique du chinois (voir par exemple Pulleyblank 1984).

[69] Poppe (1965: 22) appelle *Hua-i i-yü*, qu'il date de 1389, un dictionnaire spécifique, qu'il cite comme étant le premier bilingue chinois-mongol.

[70] Ces informations sont dues à Maurice Coyaud (c.p.).

[71] Mentionnés dans Norman (1988: 271, note 7), lequel ne souffle mot des glossaires chinois-mongol antérieurs.

[72] Sur ces lexiques bouddhistes, voir Vogel (1979).

[73] La famille altaïque semblerait bel et bien exister, malgré le scepticisme de certains mongolisants ou turcologues qui interprètent toutes les ressemblances comme des

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

emprunts à l'intérieur d'un vaste Sprachbund nord-asiatique (c'est le cas de Doerfer). D'autre part le japonais en ferait également partie (voir Miller 1971; Starostin 1986). En lexicographie, pour le mongol et les langues turkes, voir Poppe (1965: 22–23, 68, 72); pour le japonais, voir Miller (1967: 44, 120–121). G. Doerfer nous a fourni des informations plus à jour sur la lexicologie des langues turkes et du mongol.

[74] Ligeti (1965); Boyle (1963); Doerfer (1963).

[75] Le stade du moyen mongol va du 13ème au 15 siècle. Le lexique de Leyde ne date pas de 1245 comme on le pensait jadis, mais de 1343 (Flemming 1968).

[76] Le chaghataï est une langue littéraire du stade moyen turke.

[77] Cette dynastie, qui se convertit à l'Islam, gouverna la Transoxiane de 992 à 1211.

[78] Parlé du 11ème au 16ème siècle par des populations nomades du sud de la Russie, Crimée comprise, et de certaines zones de l'Asie centrale, et du 15ème au 18ème siècle par des Arméniens turquisés. Au 13ème siècle, une branche des Kouman, poussée par les Mongols, arriva en Hongrie.

[79] Qui nous a été signalé par Maurice Coyaud.

[80] Les premiers Européens à aborder au Japon furent des marchands portugais qui débarquèrent en 1542, puis François-Xavier y aborda en 1549. Dès 1598, les missionnaires portugais établis à Nagasaki disposaient d'une imprimerie pour les kanji (les signes d'origine chinoise) et les kana (les éléments des syllabaires indigènes).

[81] Un cas de glossaire d'origine exogène est celui du gaulois, pour lequel on dispose du très bref *Glossaire de Vienne* gaulois-latin, et, bien entendu, des langues amérindiennes. Il y avait certes quatre écritures méso-américaines, la plus ancienne pour le zapotèque (Marcus 1980), et les autres pour le mixtec, le maya, et le nahuatl. Mais vu la prédominance apparente des glyphes de type calendaire, toponymique, anthroponymique, théonymique (permettant par exemple des listes généalogiques), et le faible degré de phonétisation, il est probable que leur degré de développement n'est pas comparable à celui des écritures pleinement logo-syllabiques, du genre sumérien ou égyptien: c'est pourquoi tant Gelb (1963) que Barthel (1977) les rangent dans les systèmes 'restreints' ou 'partiels'. De toute manière, s'il a existé des listes lexicales, en maya par exemple, nous ne le saurons sans doute jamais, vu la destruction des documents.

[82] Sur l'Australie, voir Dixon (1980: 8). Sur la Nouvelle Guinée, voir Foley (1986: 13).

[83] Clayton (1989), qui cite un travail précédent de Frances Karttunen paru en 1988.

[84] Il y a par exemple une confusion des /ptk/ et des /bdg/ espagnols, car le nahuatl classique connaît un système d'occlusives à une seule série /ptk/.

[85] Nous ne dirons rien des langues situées au nord du Mexique, car l'activité lexicographique les concernant y fut relativement tardive. John Eliot publia en 1666 une grammaire du natick, une langue algonquienne dans laquelle il traduisit la Bible. En 1643 Roger Williams avait publié à Londres un 'phrase book' du narraganset, avec des notes ethnographiques, qui permettait aux voyageurs de circuler dans presque toute la Nouvelle Angleterre (Hoijer 1976).

[86] Les dictionnaires et vocabulaires consacrés aux divers idiomes amérindiens précèdent, et parfois d'assez loin, leurs homologues européens: le *Lexicon Slavonicum* de J. G. Sparwenfeld date de 1686, alors que le *Dictionarium undecim linguarum* d'Ambrogio Calepino, sur la méthode duquel il est fondé, n'avait paru qu'en 1502, soit dix ans après Nebrija.

[87] Décision qui, pour ce qui concerne l'Espagne tout au moins, videra la découverte d'une bonne partie de son sens: désormais, l'empire ne dispose plus des agents économiques capables de gérer les nouvelles richesses de manière raisonnée, si bien que l'apparition de celles-ci ne se traduira pas par une montée en force économique de l'Espagne mais au contraire par son effondrement à terme.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

[88] Une lettre envoyée en 1575 par l'archevêque de Mexico à Philippe II montre l'importance attachée par la hiérarchie catholique à la connaissance des langues indigènes, et la proportion très élevée du clergé séculier qui les maîtrisaient peu ou prou: 33% des prêtres résidant à Mexico connaissaient au moins une langue indienne (généralement le nahuatl), et 85% de ceux qui se trouvaient en dehors de Mexico (Edmonson 1984).

[89] Cette liste figure dans la relation du voyage de Robert Dudley par lui-même, qui fut publiée dans les *Voyages* de Hakluyt (volume 3) en 1600. Elle est réimprimée dans Warner (1899: 78–79), avec une autre liste de 26 mots arawak, avec équivalents latins, recueillie par le capitaine Wyatt, mais qui était restée inédite avant la publication du manuscrit du British Museum par Warner (pp. 65–66). Une autre liste arawak figure dans le *Novus Orbis* de De Laet (1633).

[90] Robert Ilson (c.p.) a attiré notre attention sur ce point.

[91] C'était et c'est encore une situation banale en Amérique du sud, en Afrique, en Nouvelle Guinée.

[92] Voir Seydou (1989a), ainsi que Dumestre (1989). Seydou n'a pas entendu parler de faits analogues en dehors des Peuls (c.p.), ce qui ne prouve nullement que cela n'existe pas, puisque la découverte des dictionnaires oraux peuls par Seydou est extrêmement récente.

[93] On trouve aussi des listes de toponymes dans les poèmes appelés *jammooje na'i*, des 'éloges aux bovins' à objectif quasi rituel (Seydoux 1989b).

[94] Versifiés, comme les *koṣa* sanskrits.

[95] La rime inversée ('reverse rhyme' dans Leech (1969): 89) est la répétition du schéma initial de mot CV-, ici au prix de quelques approximations parfois. C'est ce que Seydou appelle 'anaphore', terme qu'il vaut mieux réserver à des répétitions lexicales.

[96] Cf. la spéculation de Westenholz citée supra sur une possible tradition lexicale orale antérieure à l'écriture en Mésopotamie.

[97] Nous ne pouvons donc pas souscrire sans nuances à l'assertion suivante: 'It seems reasonable to assume that illiterate speakers of a language do not perceive the flow of speech as consisting of words, but rather of larger units, such as phrases' (Staal 1979: 10).

[98] Mais il y a des lacunes évidentes dans notre documentation.

[99] C'est ce qu'indique Gak (1977) comme étant le premier stade dans sa tentative de périodiser l'évolution de la lexicographie: 'the first was the predictionary period. The explanation of obscure words was the primary function of glosses [. . .], glossaries [. . .] and vocabularies'. Cependant cette présentation stadiale est non seulement simplifiée, mais même carrément infirmée en ce qui concerne Sumer et l'Egypte, où apparaissent anciennement des listes thématiques monolingues destinées à l'enseignement.

[100] Voir aussi là-dessus la situation analogue qui a fini par apparaître en Egypte également.

[101] Assurément, une telle distinction n'est pas sans poser des problèmes, car, comme le fait observer Robert Ilson (c.p.), le *Longman Dictionary of Contemporary English* pourrait alors être considéré comme un dictionnaire bilingue!

[102] Condition nécessaire mais pas suffisante, car on peut douter que l'informatique puisse résoudre un jour le problème des étiquettes d'usage.

[103] On a vu de tels répertoires par champs sémantiques chez les Grecs, comme dans la compilation de Callimaque, qui rassemblait des noms de vents, de poissons, de mois, ou, un peu différemment, dans l'*Onomásticon* de Julius Pollux (2ème siècle de notre ère), qui comprend entre autres des collections de synonymes. Le dictionnaire perdu d'Aristophane de Byzance était peut-être organisé par sujets ou par dialectes. D'une manière générale, l'ordre alphabétique semble tardif (Tolkiehn 1925; McArthur 1986).

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Noter aussi que le *dictionarius* de mots latins dû à John Garland (vers 1225) regroupe les termes (insérés dans des phrases) par zones sémantiques.

[104] En outre on peut dire que l'organisation sémantique des premiers dictionnaires écrits constitue un stade intermédiaire entre lexiques oraux à organisation sémantique et dictionnaires écrits à classement alphabétique (voir là-dessus Seydou (1989a): 317–318). Mais noter en passant que l'alphabet est peut-être historiquement à base phonétique. Ainsi, notre alphabet latin (au moins pour les lettres jusqu'à T) remonte, malgré diverses modifications, à l''alphabet' phénicien. Or l'ordre des lettres de ce dernier (de même que celui de l'ougaritique) semble bien déterminé par un classement dans une matrice phonologique primitive (Watt 1987).

[105] Il faut être conscient du fait que l'intérêt pour le lexique (et donc par suite, on peut le supposer, pour une lexicographie embryonnaire) varie probablement beaucoup suivant les cultures. Ainsi la virtuosité dans l'innovation lexicale fait l'objet de commentaires tout particulièrement admiratifs chez certains peuples, notamment chez ceux dont les langues pratiquent l'incorporation nominale (Mithun 1984: 879, 889).

[106] Il s'agit des deux types de dictionnaires oraux.

[107] Seydou (1989a): 322, voir aussi Seydou (1989b). Il est fait allusion à Goody (1979); voir aussi Goody (1986): 65–66.

[108] Voir ainsi le cas test des Bamoum du Cameroun cité dans Tardits (1989): 131–132.

Références

Allony, N. (1969). 'matrot ha'agron ləRSG' in *Ha'agron me'et rab Sa'adia Ga'on, mahadura mada'it bəceruf mabo' uperuš*. Jérusalem. 25–32, 45–51.

André-Leicknam, B., Ziegler, C. (eds.). (1982). *Naissance de l'écriture, cunéiformes et hiéroglyphes*. Catalogue de l'exposition aux Galeries nationales du Grand Palais, 7 mai-9 août 1982. Paris: Editions de la Réunion des musées nationaux.

Arana, E. et Swadesh, M. (1965). *Los elementos del mixteco antiguo*. México: Instituto nacional indigenista e Instituto nacional de antropología e historia.

Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago. (1956–). Chicago: The Oriental Institute.

Auroux, S. (ed.). (1989). *Histoire des idées linguistiques. Tome I: La naissance des métalangages en Orient et en Occident*. Liège/Bruxelles: Pierre Mardaga.

Baines, J. (1988). 'An Abydos list of gods and an Old Kingdom use of texts' in Baines, J. et alii (eds.). *Pyramid Studies and Other Essays Presented to I. E. S. Edwards*. London: The Egypt Exploration Society. 124–133.

Barthel, T. S. (1977). 'Writing systems' in T. A. Sebeok (ed.). *Native Languages of the Americas*. Volume 2. New York/London: Plenum Press.

Béjoint, H. (1989). *Traditions et innovations dans les dictionnaires monolingues généraux de langue anglaise depuis 1960*. Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Franche-Comté, Besançon. 2 volumes. Manuscrit dactylographié.

Ben Ḥaiim, Z. (1957). *'ibrit va'aramit nusax šomron*. Jérusalem.

Black, J. A. (1984). *Sumerian Grammar in Babylonian Theory*. Rome: Biblical Institute Press.

Bobrova, L. V. (1989). 'Ženskij dialekt v šumerskix tekstax svjaščennogo braka' in *Lingvističeskaja rekonstrukcija i drevnejšaja istorija Vostoka. Materialy k diskussijam na Meždunarodnoj konferencii (Moskva, 29 maja–2 ijunja 1989 g.)*. Čast' 3. Moskva: Institut vostokovedenija Akademija Nauk SSSR. 16–18.

Boisson, C. (1989a). 'Contraintes typologiques sur le système phonologique du sumérien' in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* **84**: 201–233.

Boisson, C. (1989b). 'Eme-sal: la langue des femmes à Sumer' in *La différence sexuelle*

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

dans le langage (Actes du Colloque ADEC-Université Paris III, Décembre 1988), Contrastes (octobre 1989): 79–90.

Borger, R. (1981). *Assyrisch-babylonische Zeichenliste*. 2. Auflage. Alter Orient und Altes Testament 33/33 A. Kevelaer: Verlag Butzon & Bercker/Neukirchen-Vluyn: Neukirchener Verlag.

Bottéro, J. (1987). *Mésopotamie, L'écriture, la raison et les dieux*. Paris: Gallimard.

Bottéro, J. (1991). 'L'astrologie est née en Mésopotamie' in *L'Histoire* **141**: 24–30.

Boyle, J. A. (1963). 'Kirakos of Ganjak on the Mongols' in *Central Asiatic Journal* **8**: 199–214.

Bright, W. (1967). 'Inventory of descriptive materials' in N. A. McQuown (ed.). *Handbook of Middle American Indians. Volume Five: Linguistics*. Austin: University of Texas Press. 9–62.

Brovarski, E. (1987). 'Two Old Kingdom writing boards from Giza' in *Annales du Service des Antiquités de l'Egypte* **71**: 27–52.

Cagni, L. (ed.). (1981). *La Lingua di Ebla*. Napoli: Istituto universitario orientale.

Cagni, L. (ed.). (1984). *Il bilinguismo a Ebla*. Napoli: Istituto universitario orientale.

Caminos, R. (1968). 'A fragmentary hieratic school-book in the British Museum (Pap. B. M. 10298)' in *Journal of Egyptian Archaeology* **54**: 114–120.

Casacchia, G. (1989). 'Les débuts de la tradition linguistique chinoise et l'âge d'or de la linguistique impériale' in Auroux (ed.). 431–448.

Cavigneaux, A. (1976). *Die sumerisch-akkadischen Zeichenlisten. Ueberlieferungsprobleme*. Inaugural-Dissertation, Ludwig–Maximilians-Universität, München.

Cavigneaux, A. (1980–1983). 'Lexikalische Listen' in D. O. Edzard (ed.). *Reallexicon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie*. Volume 6. Berlin/New York: Walter de Gruyter. 609–641.

Cavigneaux, A. (1989). 'L'écriture et la réflexion linguistique en Mésopotamie' in Auroux (ed.). 99–118.

Charpin, D. (1990). 'Un quartier de Nippur et le problème des écoles à l'époque paléo-babylonienne (*suite*)' in *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale* **84, 1**: 1–16.

Chiche, M. et alii (eds.). (1989). *Graines de parole: puissance du verbe et traditions orales. Textes offerts à Geneviève Calame-Griaule*. Paris: Editions du Centre National de la Recherche Scientifique.

Chien, D. (1986). *Lexicography in China: Bibliography of Dictionaries and Related Literature*. Exeter: University of Exeter Press.

Civil, M. (1961). 'The Home of the Fish, a new literary composition' in *Iraq* **23**: 154–175.

Civil, M. (1968). 'Išme-Dagan and Enlil's chariot' in *Journal of the American Oriental Society* **88, 1**: 3–14.

Civil, M. (1975). 'Lexicography' in *Sumerological Studies in Honor of Thorkild Jacobsen* . . . 123–157.

Civil, M. (1987). 'Feeding Dumuzi's sheep: the lexicon as a source of literary inspiration' in Rochberg-Halton (ed.). 37–55.

Civil, M. et alii. (1969). 'The Series lú = *ša* and Related Texts'. MSL XII.

Civil, M. et alii. (1979). 'Ea A = *nâqu*, Aa A = *nâqu*, with their Forerunners and Related Texts'. *MSL* XIV.

Clayton, M. L. (1989). 'A trilingual Spanish-Latin-Nahuatl manuscript dictionary sometimes attributed to Fray Bernardino de Sahagún' in *International Journal of American Linguistics* **55, 4**: 391–416.

Cohen, D. (1971). *Dictionnaire des racines sémitiques*. Paris: H. Champion.

Cole, D. (1971). 'The history of African linguistics to 1945' in T. A. Sebeok (ed.). *Current Trends in Linguistics. Volume 7. Linguistics in Sub-Saharan Africa*. The Hague/Paris: Mouton. 1–29.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Collison, R. L. (1982). *A History of Foreign-Language Dictionaries.* London: André Deutsch.

Cop, M. (1990). *Babel unravelled, An annotated world bibliography of dictionary bibliographies, 1658–1988.* Tübingen: Max Niemeyer.

Csoma de Körös, A. assisted by Sangs-Rgyas Phun-Tshogs. (1834, 1978). *A Dictionary of Tibetan and English.* New Delhi: Cosmo Publications.

Daniel, A. (1985). 'Les dictionnaires cambodgien-français et leurs problèmes' in *Cahiers de l'Asie du Sud-Est* **17–18**: 59–78.

Deimel, A. (1925–1950). *Šumerisches Lexikon.* Rome: Institut Biblique Pontifical.

Delitzsch, F. (1914). *Sumerisches Glossar.* Leipzig: J. C. Hinrichs.

Dhamotharan, A. (1978). *Tamil Dictionaries: A Bibliography.* Beiträge zur Südasienforschung. Südasien-Institut Universität Heidelberg, Band 50. Wiesbaden: Franz Steiner.

Diakonoff, I. M. (1988). *Afrasian Languages.* Moscow: Nauka.

Diringer, D. (1968). *The Alphabet, A Key to the History of Mankind.* 2 vols. London: Hutchinson.

Dixon, R. M. W. (1980). *The Languages of Australia.* Cambridge: Cambridge University Press.

Doerfer, G. (1963). *Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen, I.* Wiesbaden: Otto Harrassowitz.

Donadoni, S. (1980). 'Gli Egiziani e le lingue degli altri' in *Vicino Oriente* **3**: 1–14.

Dozy, A. (1881). *Suppléments aux dictionnaires arabes.* Berlin.

Dumestre, G. (1989). 'Note à propos du poème de Yerowal' in Chiche et alii (eds.). 329–332.

Durand, J. M. (1977). 'Diffusion et pratiques des écritures cunéiformes au Proche-Orient ancien' in *L'Espace et la Lettre, Ecritures Typographies.* Cahier Jussieu n° 3, Université Paris 7. Collection 10/18 Paris. Union Générale d'Editions. 13–57.

Edmonson, B. (1984). 'Linguistic ability in sixteenth-century Mexico' in *International Journal of American Linguistics* **50, 3**: 343–352.

Epstein, I. N. (1982). 'perušei hamilim (šurūḥ 'al'alfāṭ) šel hagə'onim' in *peruš hagə'onim ləseder ṭohorot, 'im mabo' vəhe'arot.* Jérusalem. 37–43.

Even Shoshan, A. (1948–1952). *milon xadaš.* Jérusalem/Tel Aviv.

Falkenstein, A. (1936). *Archaische Texte aus Uruk.* Berlin-Leipzig: Ausgrabungen der Deutschen Forschungsgemeinschaft in Uruk-Warka, Band 2. Leipzig: Otto Harrassowitz.

Flemming, B. (1968). 'Ein alter Irrtum bei der chronologischen Einordnung des Tarǧumān turkī wa 'aǧamī wa muġalī' in *Der Islam* **44**: 226–229.

Foley, W. A. (1986). *The Papuan Languages of New Guinea.* Cambridge: Cambridge University Press.

Forbes, P. B. R., Browning, R. (1970). 'Glossa, glossary (Greek)' in Hammond et Scullard (eds.). 468–469.

Friedrich, J. (1969). 'Churritisch' in Friedrich et alii. 1–30.

Friedrich, J. et alii. (1969). *Altkleinasiatische Sprachen.* Handbuch der Orientalistik 1–2–1/2–2. Leiden/Köln: Brill.

Fu-mien Yang, P. (1985). *Chinese Lexicology and Lexicography: a Selected and Classified Bibliography.* Hong-Kong: Chinese University Press.

Gak, V. G. (1977). 'Lexicography' in *Great Soviet Encyclopedia, a Translation of the Third Edition.* Volume 14. New York: Macmillan/London: Collier Macmillan. 458–459.

Gardiner, A. (1947). *Ancient Egyptian Onomastica.* 3 vols. Oxford: Oxford University Press.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Garelli, P. (1972). *L'Assyriologie*. Deuxième édition. Paris: Presses Universitaires de France.

Gelb, I. J. (1957). *Glossary of Old Akkadian*. Materials for the Assyrian Dictionary n° 3. Chicago: University of Chicago Press.

Gelb, I. J. (1963). *A Study of Writing*. Second edition. Chicago: University of Chicago Press.

Goetz, G. (1912). 'Glossographie' in Pauly-Wissowa. Vol. 9. 1434–1466.

Goetze, A. (1945). 'The vocabulary of the Princeton Theological Seminary' in *Journal of the American Oriental Society* **65**: 223–227.

Goldenberg, E. (1973). ''iyyunim ba'agron ləRSG' in *lašonenu* **37**: 117–136, 275–290.

Goody, J. (1979). *La Raison graphique*. Paris: Editions de Minuit. [Traduction française de *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge, 1977].

Goody, J. (1986). *La Logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*. Paris: Armand Colin.

Green, M. W. (1981). 'The construction and implementation of the cuneiform writing system' in *Visible Language* **25, 4:** 345–372.

Green, M. W., Nissen, H. J. et alii. (1987). *Zeichenliste der Archaischen Texte aus Uruk*. Ausgrabungen der Deutschen Forschungsgemeinschaft in Uruk-Warka, Band 11. Berlin: Gebr. Mann Verlag.

Greenberg, J. H. (1950). 'The patterning of root-morphemes in Semitic' in *Word* **4:** 162–175.

Greenberg, J. H. (1987). *Languages in the Americas*. Stanford University Press.

Güterbock, H. G., Carter, C. W. (1978). *Keilschrifttexte aus Boghazköi*. 27 Heft. Berlin: Gebr. Mann Verlag.

Haiman, J. (1980). 'Dictionaries and encyclopedias' in *Lingua* **50**: 329–357.

Hammond, N. G. L., Scullard, H. H. (eds.). (1970). *The Oxford Classical Dictionary*. Oxford: Clarendon Press.

Hayashi, T. (1978). *The Theory of English Lexicography 1530–1791*. Amsterdam: John Benjamins.

Haywood, J. A. (1965). *Arabic Lexicography*. 2nd edition. Leiden: E. J. Brill.

Hirschfeld, H. (1926). *Literary History of Hebrew Grammarians and Lexicographers*. Oxford.

Hoijer, H. (1976). 'History of American Indian Linguistics' in T. A. Sebeok, (ed.). (1976) (volume 1). 3–22.

James, G. (1989). 'Landmarks in the development of modern Tamil lexicography' in G. James (ed.) *Lexicographers and their works*. University of Exeter. 117–148.

Kaplony-Heckel, U. (1974). 'Schüler und Schulwesen in der ägyptischen Spätzeit' in *Studien zur altägyptischen Kultur*. Band 1. Hamburg: Helmut Buske. 227–246.

Kasser, R. (1972). 'Les dictionnaires coptes' in *Textes et langages de l'Egypte pharaonique. Cent cinquante années de recherches, 1822–1972. Hommage à Jean-François Champollion*. Institut français d'archéologie orientale du Caire. Bibliothèque d'Etudes, t. LXIV/1. 209–218.

Katre, S. M. (1965). *Lexicography (A Course of three special lectures delivered at the Linguistics Department of the Annamalai University)*. Annamalainagar: Annamalai University.

Kramer, S. N. (1963). *The Sumerians, Their History, Culture, and Character*. Chicago: University of Chicago Press.

Kramer, S. N. (1986). *L'Histoire commence à Sumer*. Préface de Jean Bottéro. Paris: Arthaud.

Krecher, J. (1969). 'Schreiberschulung in Ugarit: die Tradition von Listen und Sumerischen Texten' in *Ugarit-Forschungen*. Band 1. Kevelaer: Butzon & Bercker. 131–158.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Kristeva, J. (1981). *Le Langage, cet inconnu.* Paris: Editions du Seuil. [Première édition sous le nom de Julia Joyaux. 1969. Paris: SGPP.]

Labat, R. (1976). *Manuel d'épigraphie akkadienne.* Nouvelle édition, revue par Florence Malbran-Labat. Paris: Librairie orientaliste Paul Geuthner. [Nouvelle édition en 1988.]

Lambert, W. G. (1983). 'The earliest bilingual dictionary' in *UR, The International Magazine of Arab Culture* **1**: 44–46.

Lambert, W. G. (1984). 'The section *AN*' in Cagni (ed.). 393–401.

Landar, H. (1986). 'Historiography of native Ibero-American linguistics' in T. A. Sebeok (ed.) 1987 (volume 2). 185–203.

Landsberger, B. (1956). 'Babylonian scribal craft and its terminology' in Sinor, D. (ed.). *Proceedings of the Twenty-Third International Congress of Orientalists.* London: The Royal Asiatic Society. 123–127.

Landsberger, B., Hallock, R. T. (1955). 'S^{a} Vocabulary' in *MSL* III: 47–87.

Laroche, E. (1966). 'Etudes de linguistique anatolienne, II' in *Revue Hittite et Asianique* n° **79**: 160–184.

Laroche, E. (1968). 'Documents en langue hourrite provenant de Ras-Shamra' in Nougayrol, J. et alii (eds.).

Larsen, M. T. (1987). 'The Mesopotamian lukewarm mind: reflections on science, divination and literacy' in Rochberg-Halton (ed.). 203–225.

Latte, K. (ed.). (1953, 1966). *Hesychii Alexandrini Lexicon.* 2 volumes. Hauniae [Copenhague]: Ejnar Munksgaard.

Le Calloc'h, B. (1985). 'Tibet: duo pour 40 000 mots' in *Notre Histoire* **16**: 41–46.

Leech, G. N. (1969). *A Linguistic Guide to English Poetry.* London: Longmans.

Leslau, W. (1987). *Comparative Dictionary of Ge'ez.* Wiesbaden: Otto Harrassowitz.

Ligeti, L. (1962). 'Un vocabulaire mongol d'Istanbul' in *Acta Orientalia Hungarica* **14**: 13.

Ligeti, L. (1965). *Le Lexique mongol de Kirakos de Gandzak.* Dissertationes sodalium Instituti Asiae Interioris, 9. Budapestini.

Marcus, J. (1980). 'L'écriture zapotèque' in *Pour la Science (édition française de Scientific American)* **30**: 48–63.

Marello, C. (1989). *Dizionari bilingui, con schede sui dizionari per francese, inglese, spagnolo, tedesco.* Bologna: Zanichelli.

Materialien zum sumerischen Lexikon. (1937–). Roma: Pontificium Institutum Biblicum.

Matoré, G. (1968). *Histoire des Dictionnaires Français.* Paris: Larousse.

McArthur, T. (1986). *Worlds of Reference.* Cambridge: Cambridge University Press.

McDavid, R. I. Jr. (1979). 'The social role of the dictionary' in J. E. Congleton, J. E. Gates and D. Hobar (eds.), *Papers on Lexicography in Honor of Warren N. Cordell.* Terre Haute, Ind.: The Dictionary Society of North America. Also in R. I. McDavid Jr. (ed.). 1980. *Varieties of American English.* Stanford: Stanford University Press.

McQuown, N. A. (1967). 'History of Studies in Middle American Linguistics' in N. A. McQuown (ed.). *Handbook of Middle American Indians, Volume 5: Linguistics.* Austin: University of Texas Press. 3–7.

Miller, R. A. (1967). *The Japanese Language.* Chicago: University of Chicago Press.

Miller, R. A. (1971). *Japanese and the Other Altaic Languages.* Chicago: University of Chicago Press.

Mithun, M. (1984). 'The evolution of noun incorporation' in *Language* **60, 4**: 847–894.

Morag, Sh. (1971). 're'šit hamilona'ut ha'ibrit vəha'arbit' in *Molad* (nouvelle série) **3**: 575–582.

Moser, H. (1969). *One-Syllable Words.* Columbus: Charles E. Merrill.

Mountford, J. F. (1970). 'Glossa, glossary (Latin)' in Hammond et Scullard (eds.). 469.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

MSL. Voir: *Materialien* . . .

Nayagam, X. S. T. (1966). *Antaõ de Proença's Tamil-Portuguese Dictionary A.D. 1679*. Kualar Lumpur: Department of Indian Studies, University of Malaya.

Neubauer, A. (1861–1863). 'Notice sur la lexicographie hébraïque' in *Journal Asiatique* 1861: 441–476; 1862: 47–81, 127–155, 359–416; 1863: 201–267.

Nissen, H. J. (1981). 'Bemerkungen zur Listenliteratur Vorderasiens im 3. Jahrtausend (gesehen von den Archaischen Texten von Uruk)' in Cagni (ed.). 99–108.

Norman, J. (1988). *Chinese*. Cambridge: Cambridge University Press.

Nougayrol, J. et alii. (1968). 'Textes suméro-accadiens des archives et bibliothèques privées d'Ugarit' in *Ugaritica V*. Mission de Ras Shamra, Tome XVI. Paris: Imprimerie Nationale/Paul Geuthner. 1–446.

Osing, J. (1981). 'Onomastika' in *Lexikon der Ägyptologie* **4, 4**: 571.

Osing, J. (1987a). 'Ein Lehrbuch des Ägyptischen aus dem römischen Ägypten' in *Bonner Universitäts Nachrichten* **170**: 21–22.

Osing, J. (1987b). 'New light on the vocalisation of Egyptian verbal forms' in J. D. Ray (ed.) *Lingua Sapientissima. A seminar in honour of H. J. Polotsky organized by the Fitzwilliam Museum, Cambridge, and the Faculty of Oriental Studies in 1984*. Cambridge: Faculty of Oriental Studies. 65–71.

Osing, J. (1989). 'Vocabulaires et manuels sacerdotaux à l'époque romaine'. Ms. Texte d'une conférence au Collège de France, Paris.

Osselton, N. E. (1983). 'On the history of dictionaries. The history of English-language dictionaries' in R. R. K. Hartmann (ed.). *Lexicography: Principles and Practice*. London: Academic Press. 13–21.

Otten, H., Von Soden, W. (1968). *Das akkadisch-hethitische Vokabular KBo I 44 + KBo XIII 1*. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.

Pauly, A., Wissowa, G., Kroll, W. (eds.). (1893–). *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*. Stuttgart: Messler.

Pettinato, G. (1978). 'Liste presargoniche di uccelli nella documentazione di Fara ed Ebla' in *Oriens Antiquus* **17, 1**: 165–178.

Pettinato, G. (1981). 'I vocabolari bilingui di Ebla. Problemi di traduzione e di lessicografia sumerico-eblaita' in Cagni, L. (ed.). 241–276.

Pettinato, G. et alii (eds.). (1981). *Testi lessicali monolingui della biblioteca L. 2769*. Materiali epigrafici di Ebla. Napoli: Istituto universitario orientale di Napoli.

Pettinato, G. et alii (eds.). (1982). *Testi lessicali bilingui della biblioteca L. 2769. Parte I: Traslitterazione dei testi e ricostruzione del VE*. Materiali epigrafici di Ebla. 3. Napoli: Istituto universitario orientale di Napoli.

Picchioni, S. A. (1984). 'Le varianti sumeriche delle liste bilingue di Ebla' in Cagni (ed.). 295–308.

Pinault, G.-J. (1989). 'Travaux à partir du corpus védique' in Auroux (ed.). 303–330.

Poppe, N. (1965). *Introduction to Altaic Linguistics*. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.

Pottier, B. (1983). *América latina en sus lenguas indígenas*. Caracas.

Pulleyblank, E. G. (1984). *Middle Chinese, A Study in Historical Phonology*. Vancouver: University of British Columbia Press.

Queixalos, F. (1989). 'Les conceptions linguistiques des Indiens Américains' in Auroux (ed.). 45–64.

Quemada, B. (1967). *Les Dictionnaires du français moderne 1539–1863; étude de leur histoire, leurs types et leurs méthodes*. Paris: Didier.

Rabin, H. (1961). '/a:/ šemit vəhištakfuta bəʿibrit' in *Tarbic* **30**: 99–111.

Read, A. W. (1974). 'Dictionaries' in *Encyclopædia Britannica*. 15th edition. Chicago.

Reiner, E. (1969). 'The Elamite Language' in J. Friedrich et alii. 54–118.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Reisner, G. A. (1910). 'A scribe's tablet found by the Hearst Expedition at Giza' in *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde* **48**: 113–114.

Rey, A. (1982). *Encyclopédies et Dictionnaires*. Paris: Presses Universitaires de France.

Rey-Debove, J. (1971). *Etude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains*. La Haye: Mouton.

Rivet, P. et Créqui-Montfort, G. (1951–1956). *Bibliographie des langues aymará et kičua*. 4 volumes. Paris.

Roccati, A. (1980). 'Il bilinguismo interno dell'Egitto' in *Vicino Oriente* (q. v.) **3**: 77–84.

Rochberg-Halton, F. (ed.). (1987). *Language, Literature, and History: Philological and Historical Studies Presented to Erica Reiner*. American Oriental Series 67. New Haven.

Rockey, D. (1973). *Phonetic lexicon of monosyllabic and some disyllabic words, with homophones, arranged according to their phonetic structure*. London: Heiden.

Roquet, G. (1989). 'Savoir et pratique linguistiques dans l'Egypte pharaonique et copte' in Auroux (ed.). 119–148.

Rude, N. (1986). 'Graphemic classifiers in Egyptian hieroglyphics and Mesopotamian cuneiform' in Craig, C. (ed.). *Noun classes and Categorization*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins. 133–138.

Sebeok, T. A. (1976–1977). *Native Languages of the Americas*. 2 volumes. New York & London: Plenum Press.

Seydou, C. (1989a). 'De l'art d'accommoder les mots. Lexiques bilingues en forme de poèmes' in Chiche et alii (eds.). 300–328.

Seydou, C. (1989b). 'Raison poétique contre raison graphique' in *L'Homme* **110**: 50–68.

Sjöberg, Å. W. (1975). 'The Old Babylonian Eduba' in *Sumerological Studies in Honor of Thorkild Jacobsen . . .* 159–179.

Sjöberg, Å. W. et alii (eds.). (1984). *The Sumerian Dictionary of the University Museum of the University of Pennsylvania*. Volume 2 [=le premier paru]. Philadelphia: The Babylonian Section of the University Museum.

Smith, S., Gadd, C. J. (1925). 'A cuneiform vocabulary of Egyptian words' in *Journal of Egyptian Archaeology* **11**: 230–240.

Sollberger, E. (1962). 'Graeco-Babyloniaca' in *Iraq* **24**: 63–72.

Staal, F. (1979). 'Oriental ideas on the origin of language' in *Journal of the American Oriental Society* **99, 1**: 1–14.

Starostin, S. A. (1986). 'Problema genetičeskoj obščnosti altajskix jazykov' in *Istoriko-kul'turnyje kontakty narodov altajskoj jazykovoj obščnosti (XXIX sessija PIAC, Taškent, IX, 1986). II. Lingvistika*. Moskva: Akademija Nauk SSSR. 104–112.

Stein, G. (1990). 'The emerging role of English in the dictionaries of Renaissance Europe' in *Folia Linguistica Historica* **9, 1**: 29–138.

Suárez, J. A. (1983). *The Mesoamerican Indian Languages*. Cambridge: Cambridge University Press.

Sumerological Studies in Honor of Thorkild Jacobsen on His Seventieth Birthday. Assyriological Studies N° 20, University of Chicago Press.

Tait, W. J. (1976). 'The Mountain of lapis-lazuli' in *Göttinger Miszellen, Beiträge zur ägyptologischen Diskussion* **20**: 49–54.

Tait, W. J. (1982). 'A Demotic word-list from Tebtunis: P. Carlsberg 41A' in *Journal of Egyptian Archaeology* **68**: 210–227.

Tardits, C. (1989). 'L'écriture et le secret' in Chiche et alii (eds.). 119–137.

Taylor, D. (1977). *Languages of the West Indies*. Baltimore/London: Johns Hopkins University Press.

Téné, D. (1972). 'bikoret ha'agron ləRSG bəmahadurat N. Allony' in *Kiryat-Sefer* **47**: 545–553.

Thureau-Dangin, F. (1931). 'Vocabulaires de Ras-Shamra' in *Syria* **12**: 225–266.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016

Tolkiehn, J. (1925). 'Lexicographie' in Pauly-Wissowa. Vol. 12. 2432–2482.

Tovar, A. et Larrucea de Tovar, C. (1984). *Catálogo de las lenguas de América del Sur.* Madrid.

Vernus, P. (1988). 'L'égypto-copte' in Perrot, J. (ed.). *Les Langues dans le monde ancien et moderne. Troisième partie: Les langues chamito-sémitiques, textes réunis par David Cohen.* Paris: Editions du Centre National de la Recherche Scientifique. 163–206.

Vicino Oriente = Atti del seminario di studi su Bilinguismo e traduzione nell'antico oriente. Vicino Oriente (Università di Roma. Instituto di Studi del Vicino Oriente) **3** (1980).

Vogel, C. (1979). *Indian Lexicography.* Wiesbaden: Otto Harrassowitz.

Volten, A. (1952). 'An "alphabetical" dictionary and grammar in Demotic (Pap. Carlsberg XII verso)' in *Archiv Orientální* **20**: 496–508.

Von Soden, W. (1965–1981). *Akkadisches Handwörterbuch.* 3 vols. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.

Von Soden, W. (1984). 'Zweisprachige Listen in Ebla und in der altbabylonischen Zeit' in Cagni, L. (ed.). 51–64.

Warner, G. F. (ed.). (1899). *The Voyage of Robert Dudley [. . .] to the West Indies, 1594–1595, narrated by Capt. Wyatt, by himself, and by Abraham Kendall, Master.* London: The Hakluyt Society.

Watt, W. C. (1987). 'The Byblos matrix' in *Journal of Near Eastern Studies* **46, 1**: 1–14.

Westenholz, A. (1985). 'An essay on the Sumerian "lexical" texts of the third millennium' in *Orientalia* **54**: 294–298.

Wild, S. (1965). *Das Kitab al-'Ain und die arabische Lexikographie.* Wiesbaden: Otto Harrassowitz.

Xue Shiqi. (1982). 'Chinese lexicography, past and present' in *Dictionaries* **4**: 151–169.

Zvelebil, K. V. (1990). *Dravidian Linguistics: An Introduction.* Pondicherry: Pondicherry Institute of Linguistics and Culture.

Downloaded from http://ijl.oxfordjournals.org/ at Penn State University (Paterno Lib) on September 16, 2016